

Au secours!
Je perds la vue!



Martine Bisson Rodriguez

**Au secours !
Je perds la vue !**

Au secours ! Je perds la vue !

© 2025, MARTINE BISSON RODRIGUEZ

Publié précédemment par les Éditions L'Interligne , Ottawa, (Ontario)

ISBN 978-2-89699-611-7, 2018

martinebissonrodriguez.com

Tous les droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction
réservés pour tous pays.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2025

Bibliothèque et Archives nationales Canada, 2025

ISBN version imprimée : 978-2-9822598-3-6

ISBN version PDF : 978-2-9822598-4-3

ISBN version ePUB : 978-2-9822598-5-0

Imprimé au Canada

Mise en page et conception de couverture : Émilie Côté

Illustration de la couverture : Simon Dupuis

Révision linguistique et correction de l'épreuve : Martine Bisson
Rodriguez

Martine Bisson Rodriguez

Au secours ! Je perds la vue !

Roman

*À mes petits-enfants :
Belén, Zia, Taylor, Luis jr, Noah et Brianne.
Puissez-vous réaliser tous vos rêves !*

Merci à Luis, Tom, Philippe et Marisol pour leurs commentaires.

Un merci tout particulier à France Blouin de la Commission scolaire Marie-Victorin, à Josée Prévost de l'école Jacques-Ouellette, à feu Simon Beauregard et Lyne St-Amour de la Fondation Mira, à Martine Lesage du Centre intégré de santé et de services sociaux de la Montérégie-Centre, de même qu'à l'Institut Nazareth et Louis-Braille.

À tous les garçons et les filles qui liront ce livre, souvenez-vous que peu importe les difficultés que vous rencontrerez, vous pourrez toujours vous en sortir avec de l'effort et de la persévérance.

L'avenir vous appartient !

CHAPITRE 1

LE CHAMPIONNAT DE VOLLEY-BALL

Le gymnase était plein à craquer. Les élèves de l'école Saint-François recevaient les joueurs de Saint-Nicolas. Depuis bientôt une semaine, ils avaient les nerfs à fleur de peau. C'était aujourd'hui le grand jour ! Dans les estrades, les partisans des deux équipes se faisaient face. Les plus vieux avaient pris des gageures, persuadés que leur troupe gagnerait. Chaque année, les joueurs de cinquième année du volley-ball de niveau élite rêvaient de se rendre en finale. Léo faisait partie d'un groupe finaliste et sa force au jeu lui valait la réputation d'être le meilleur ! On l'appréciait non seulement pour ses habiletés sportives, mais aussi pour son caractère enjoué et sa franche camaraderie.

— Vas y, Léo, elle est pour toi celle-là !

Paul venait de passer un ballon au filet pour préparer un smash de son coéquipier. Ils avaient répété la manœuvre des centaines de fois et pouvaient l'exécuter les yeux fermés. Pendant que le ballon montait tranquillement dans une courbe parfaite, Léo venait de quitter le sol et s'apprêtait à décocher le coup d'écrasement qui allait décider de l'issue de la rencontre et, par le fait même, couronner l'équipe championne du tournoi provincial 2018 de volley-ball. Alors que Léo s'élevait vers le filet et touchait le ballon, les spectateurs, tout comme ses coéquipiers, retenaient leur souffle.

Le smash survola le filet et le ballon se dirigea à vive allure en zone adverse vers un endroit à découvert, comme prévu ; aucun volleyeur n'aurait le temps de retourner le ballon... La victoire et les honneurs qui s'y rattachaient semblaient à portée de main.

Dans les estrades, les partisans de Saint-Nicolas se réjouissaient déjà, suivant religieusement le déplacement du ballon ; mus par l'émotion, ils se levèrent, en alerte, s'apprêtant à crier leur joie lorsque, contre toute attente, le ballon atteignit le sol quelques centimètres à l'extérieur des lignes de délimitation.

Les cris de joie des adversaires envahirent le gymnase, au grand désarroi des joueurs de l'équipe perdante qui restèrent bouche bée, figés sur place.

Surpris, les admirateurs de Saint-Nicolas, oscillant entre la peine et la colère, quittèrent rapidement le gymnase. Les membres de l'équipe défaite se retrouvèrent dans le vestiaire pour se changer et récupérer leurs effets. La frénésie attendue cédait la place à la peine profonde qu'engendrait ce revers crève-cœur. Ils sortirent les uns à la suite des autres la tête basse, Léo fermant la marche. Dans le corridor, les photos des formations sportives de Saint-François narguaient les visiteurs frustrés qui avaient hâte de respirer l'air frais. Ils s'engouffrèrent dans l'autobus, la déception dans l'âme.

Léo ne comprenait pas ce qui lui était arrivé, son équipe avait perdu mais lui encore plus ! Ses amis le regardaient, incrédules ; leurs regards en disaient long sur leur désillusion. La réaction de ses coéquipiers, bien que compréhensive, lui faisait mal. Léo qui visait toujours juste et plaçait normalement le ballon exactement où il le voulait, venait de l'envoyer hors-jeu ! Mais qu'est-ce qui lui était arrivé ? Ses amis se questionnaient... et lui aussi. Léo se dirigea vers l'arrière du bus et lança

avec rage son sac de sport au fond de la banquette. Son attitude et sa position avachie n'invitaient absolument pas à lui tenir compagnie. Il fit donc seul le trajet de retour.

En sortant du véhicule, quelque peu revenus de leur désenchantement, quelques amis lui donnèrent une tape dans le dos pour le réconforter et, en même temps, pour tenter de se remonter le moral.

Durant le trajet, Léo n'avait pas eu le cœur à bavarder. Dans le vestiaire, ses amis avaient beau lui dire que cela aurait pu leur arriver à eux aussi, rien n'y faisait ; Léo ne réussissait pas à retrouver sa sérénité. Il lui semblait que depuis quelque temps sa vision lui jouait des tours.

À l'heure du dîner, les blagues de Florence et de Maxime, des confrères de classe, lui ramenèrent momentanément le sourire. Il était assez difficile de rester de marbre devant l'humour de ces deux joyeux lurons. En revanche, les sourires étaient éphémères puisque, à la grandeur de la cafétéria, la perte du titre de volley-ball provincial était sur toutes les lèvres. Prétextant un appel téléphonique, Léo quitta rapidement la cafétéria ; il avait besoin de se retrouver seul et de faire le vide. Il fit le tour du pâté de maisons en vitesse et, à bout de souffle,

s'engouffra dans la bibliothèque ; il s'empara d'un livre quelconque et se mit à en tourner frénétiquement les pages. En vérité, le livre lui servait d'écran. Il n'aurait su dire de quel sujet il traitait...

Dans l'après-midi, pendant le cours d'histoire, il y eut une projection sur le tableau numérique. Madame Marois aimait bien procéder ainsi ; elle donnait un cours théorique et, le lendemain, elle en projetait les grandes lignes. Léo avait beau plisser les yeux, il ne parvenait pas à décoder adéquatement l'écrit. Par intermittence, les mots paraissaient... flous et il lui devenait impossible de lire correctement. La panique le gagnait. Si madame Marois lui avait prêté attention, elle aurait vu la sueur qui perlait sur son front tant le désarroi de Léo était grand.

Le même phénomène se reproduisit lorsque Léo tenta de lire le questionnaire devant lui à la période suivante. Cela le troubla passablement et il ne parvint pas à se concentrer sur son examen... Et voilà que maintenant il n'arrivait pas à aligner ses réponses car les lignes fuyaient sous ses yeux, tantôt claires, tantôt embrouillées. Il se sentait totalement désorienté et en perte de contrôle.

Journée éprouvante pour Léo. Non seulement son école avait perdu le trophée de volley-ball à

cause de son smash raté, mais ses problèmes de vision qui l'inquiétaient depuis un certain temps devenaient si fréquents qu'il ne pouvait les ignorer...

Au souper, pendant que sa famille dégustait avec appétit le spaghetti servi par leur mère, Léo, pensif, brassait ses pâtes sans entrain. Il n'avait pratiquement rien avalé, lui qui raffolait pourtant du spaghetti !

— Tu ne sembles pas en grande forme, Léo. Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demanda Maureen, de deux ans son aînée.

Après un moment d'attente qui surprit tout le monde, Léo répondit :

— Nous avons perdu le championnat par ma faute.

— Comment ça, par ta faute ? Tu es le joueur indispensable, le numéro un de ton équipe ! assura Maureen.

— Pas aujourd'hui en tout cas ! répliqua Léo au bord des larmes.

— C'est difficile à croire ! Tu exagères sûrement ! ajouta Marc, le cadet.

On entendait les fourchettes cliqueter au fond des assiettes. Un silence s'abattit autour de la table. Puis sa mère s'exclama :

— Toutes les équipes veulent gagner le championnat, voyons, Léo : à chacun son tour ! Il ne faut pas prendre cette défaite d'une si mauvaise façon !

Bon, ça y est ! Une leçon de positivisme ! Léo haïssait les reparties que sa mère se faisait un devoir de leur servir. Il n'était surtout pas d'humeur à entendre cela... même si, au fond, il savait qu'elle avait raison. Merde ! Il s'en fichait de la défaite ! Ce qui le tourmentait, c'était ses yeux. Pourquoi personne autour de la table ne se rendait-il pas compte du drame qu'il vivait ? De la panique qui s'emparait de lui et lui broyait les entrailles ?

— Allez, on mange ! répliqua le père.

Monsieur Devault était de ceux qui croyaient qu'il ne fallait pas s'attarder aux défaites. À vrai dire, ça le mettait mal à l'aise lorsqu'un de ses enfants vivait une situation difficile et, sans s'en apercevoir ni penser à mal, il évitait le sujet, se raccrochant au quotidien.

Triste, Léo dut composer seul avec ses inquiétudes. Il ne sentit aucune ouverture pour s'expliquer ; pourtant, il avait tellement envie de leur crier qu'ils ne comprenaient rien à rien de ce qui lui arrivait... Malheureusement, il resta bêtement silencieux...

Comme chaque vendredi, la soirée télévision animait le salon familial grâce à la location d'un film. Maureen, Marc et Léo se plaisaient toujours à manger du maïs soufflé, les yeux rivés sur l'écran du cinéma maison. Au moment où Spiderman se lançait sur son adversaire, Léo rapprocha une première fois son fauteuil de l'écran. Concentré sur l'intrigue, personne ne réagit. Quelques minutes après, le jeune s'en approcha de nouveau.

— C'est quoi ton problème, Léo ? Tu es collé à l'écran, tu pourrais partager l'espace ! s'écria Marc en reculant brusquement la chaise de son frère.

— Laisse-moi, je ne vois rien ! lança Léo en avançant de nouveau son fauteuil.

— Comment ça, tu ne vois rien ! Reprends ta place ! s'exclama Maureen, impatientée par le manège de ses deux frères.

— Je te dis que je ne vois rien ! cria Léo en poussant sa sœur qui s'était levée.

— Moi aussi je ne vois rien, tu me caches l'image ! répliqua Marc en s'approchant à son tour.

— Quels bébés vous faites ! dit Maureen. C'est la dernière fois que j'écoute un film avec vous, taisez-vous au moins ! Il faut reculer le film maintenant, on n'a rien compris de ce qui vient de se passer. Ça m'énerve !

Lorsque le film se termina, les trois jeunes étaient en brouille ; avec ressentiment, ils quittèrent le salon à toute vitesse et se dirigèrent vers leurs chambres en ronchonnant. Leurs parents attablés dans la cuisine remarquèrent sans comprendre leur départ précipité...

— On dirait que le film n'était pas très bon ! murmura avec humour monsieur Devault à sa femme.

— Qu'est-ce qui est arrivé, cette fois ? Je me demande si ça ne serait pas parce que Léo a encore envoyé promener Marc et Maureen. Je m'inquiète pour lui. Depuis quelques semaines, son humeur a changé et il a un comportement imprévisible, voire insupportable !

— Je croyais être le seul à l'avoir remarqué...

— Je me demande ce qui le tracasse... L'âge peut-être...

Emmitouflé dans ses couvertures, Léo subissait l'inquiétude qui envahissait son esprit. Dans son désarroi, il se sentait tellement incompris ! Il paniquait et pensait que personne ne pourrait l'aider. Qu'allait-il devenir ?

CHAPITRE 2

LA VISION TROUBLE DE LÉO

Le lendemain, prenant son courage à deux mains, Léo demanda à sa mère d'aller voir un optométriste. Peut-être qu'il avait besoin de lunettes comme son frère myope*. Malheureusement, au moment de l'examen, Léo voyait assez bien. Il avait été capable de lire toutes les lettres projetées sur le tableau blanc de l'optométriste et celui-ci n'avait rien détecté d'anormal.

Qu'est-ce qui m'arrive ? se questionnait Léo. *Je deviens fou ou quoi ?*

— Pourtant, je vous assure qu'à l'école, je ne voyais pas très bien l'écriture sur le tableau...

— Tu es probablement fatigué, mon garçon. L'année scolaire est presque terminée, la cinquième du primaire est une grosse année d'apprentissage ; les vacances te feront le plus grand bien.

Quoi ! se disait Léo. Cette remarque de l'optométriste lui était allée droit au cœur. Loin de le réconforter, elle l'avait profondément blessé. En quoi les vacances allaient-elles régler son problème de vision ? Quelle idée était passée par la tête de ce docteur pour dire une pareille niaiserie ?

Les parents de Léo avaient approuvé l'hypothèse de l'optométriste, heureux de s'être fait suggérer une telle cause à l'étrange comportement de leur fils. Il consacrait beaucoup de temps aux études et il se démenait tout autant dans les sports, alors la fatigue leur semblait une explication plausible...

Au cours de l'après-midi, Léo se trouvait au parc avec des amis. Ils se lançaient la balle de baseball depuis plus d'une heure quand ses problèmes de vision se manifestèrent à nouveau. Il fut soudain incapable d'attraper la balle deux fois d'affilée.

— Tu perds la main, on dirait, Léo ! l'agaça Paul.

— Jouez sans moi, j'en ai marre ! Je rentre à la maison ! lança-t-il en s'éloignant.

— Mais attends, voyons, c'était une blague !

La réplique de son ami se perdit dans l'air frais devenu tout à coup oppressant. Léo était déjà loin. Paul, Ludovic et John se regardèrent étonnés, ne comprenant pas comment la balle avait pu échapper à Léo et encore moins sa réaction insolite.

— Vous savez ce qui se passe, vous ? demanda Ludovic aux autres.

— Aucune idée ! répondirent-ils, songeurs...

Personne n'avait d'explication pour les réactions inhabituelles de Léo.

Sur le chemin qui le menait à la maison, ce dernier était soucieux. Mais qu'est-ce qui lui arrivait ? Il n'osa pas en reparler à la maison, même s'il se sentait paniquer. L'anxiété montait. Il ne comprenait pas toutes ces manifestations soudaines. Il se sentait seul et misérable avec ses ennuis.

Ce qu'il vivait lui était si incompréhensible et le laissait tellement désespéré, qu'il n'osait pas expliquer à ses amis ce qui l'accablait... De toute façon, il était certain qu'ils s'en foutaient ! Il s'isola donc un peu plus.

Il termina son année scolaire avec difficulté. À l'insu de leur fils, les parents avaient plus d'une fois rencontré madame Marois, la professeure de Léo, qui elle aussi s'inquiétait. Personne ne croyait à ses problèmes de vision et ses parents, à bout de ressources, allèrent même jusqu'à lui organiser un suivi avec un psychologue.

Léo n'en revenait pas. Tout le monde pensait qu'il était épuisé ou qu'il cherchait à attirer l'attention,

et donc qu'il avait inventé ses troubles de vision. Il se demandait ce qu'il allait devenir.

L'humeur de Léo devint de plus en plus maussade. Les parents, qui ne saisissaient toujours pas ce qui arrivait à leur fils, s'inquiétaient de plus en plus. Le psychologue leur confia qu'il ne s'expliquait pas plus pourquoi cet enfant, qui ne présentait apparemment aucun problème, maintenait son excuse des troubles de la vue.

De coutume à l'école Saint-Nicolas, les élèves de cinquième année allaient visiter Québec à la fin de l'année scolaire. La visite fut donc organisée. Les parents de Léo se disaient que cette activité ferait du bien à leur fils qui se montrait de plus en plus introverti et taciturne. On le voyait de plus en plus seul...

Malgré son inquiétude, Léo était heureux de ce périple.

Micheline, l'éducatrice spécialisée, serait du voyage, comme d'habitude depuis quelques années. Elle intervenait dans différentes situations pour apporter de l'aide à ceux qui, parmi les élèves, vivaient une situation particulière ou éprouvaient une difficulté.

Quand elle monta dans l'autobus, elle vit avec surprise une place libre à côté de Léo. La solitude

n'était pas dans ses habitudes, ce qui l'interpella et... en le regardant bien, elle crut déceler une tristesse dans son regard.

— Je peux m'asseoir, Léo ? demanda l'éducatrice...

— Ben oui, Micheline ; tu vois bien, la place est libre ! répondit ce dernier.

Micheline connaissait la famille Devault depuis plusieurs années puisqu'elle avait d'abord fait la connaissance de Maureen, l'aînée de la famille, qui étudiait déjà au secondaire. Elle savait que Marc suivait Léo de près, puisqu'elle l'avait aperçu dans une classe de quatrième année.

— Nous voici à la fin de l'année, Léo. Tu es content ?

Léo lui répondit sans grand enthousiasme.

— Pas tant que ça !

Ça lui était sorti spontanément ! Peut-être avait-il senti, juste à cet instant-là, la chance de pouvoir parler de sa situation sans être interrompu ? Et... il se laissa aller à raconter son désarroi, ses inquiétudes et les manifestations de son mal. Micheline l'écouta respectueusement. Elle ne l'interrompit pas puisqu'elle sentait qu'un rien pourrait arrêter ses confidences. Elle avait compris sa détresse.

— Tu te rends compte que mes parents pensent que je suis fou ?

— Tu n'exagères pas un tout petit peu, Léo ?

Elle réussit à lui arracher un sourire, mais un sourire triste, tout de même.

— Pas fou peut-être, mais je suis certain qu'ils me trouvent bizarre ! Tout le monde, ma mère, mon père, ma professeure et l'optométriste, tous, je te dis, pensent que je fais exprès ! Non mais, pourquoi je ferais une chose pareille ? Qu'est-ce que ça me donnerait ? Est-ce que tu me crois, toi, au moins ?

— Pourquoi je ne te croirais pas ? Je n'ai aucune raison de ne pas te croire... Et là, actuellement, tu vois bien ?

— Pas clairement.

— Durant le voyage, je serai là ; ne te gêne pas pour me faire signe en cas de besoin. Sois patient et, surtout, tiens tes parents au courant des moindres changements dans ta vision. Tu verras, le temps va jouer en ta faveur. Tes parents ne pourront pas faire autrement que de te croire. En attendant, je suis là. N'hésite pas à venir me voir pour quelque raison que ce soit.

— D'accord, avait murmuré Léo. Merci.

Puis, épuisé, il s'était assoupi. Attendrie, Micheline le regarda un moment dormir en souhaitant que ses symptômes n'annoncent pas un trop grand mal. Le voyage se passa sans anicroche.

À l'insu de Léo, Micheline était restée à l'affût du moindre changement d'humeur ou de comportement. Elle avait ressenti une déception profonde chez lui et une inquiétude qu'il avait réussi à lui transmettre.

Dans la semaine qui suivit le voyage à Québec, il y eut des fêtes à l'extérieur, des jeux organisés dans la cour d'école et une sortie au cinéma. Le vendredi, les jeunes partaient pour les grandes vacances. Léo n'avait pas revu tous les élèves de sa classe, étant donné que les présences étaient facultatives lors des dernières journées de l'année scolaire.

Depuis le retour, Micheline avait pris le temps de rencontrer la titulaire de Léo afin de savoir si elle avait vu un changement d'attitude chez le jeune Devault. Cette dernière lui relata les événements des derniers mois : les rencontres avec les parents, le changement d'humeur de l'enfant, la baisse de ses résultats académiques, son désintérêt pour les sports et ses rencontres avec un psychologue.

— Tu auras sans aucun doute l'opportunité de travailler avec lui l'année prochaine. Quelque chose le tracasse, il faut s'en occuper...

J'y compte bien, pensait Micheline...

Elle avait hâte de rencontrer la direction afin de prévoir la répartition de ses tâches pour l'année suivante et d'inscrire à son agenda des périodes de suivi avec Léo.

CHAPITRE 3

LES VACANCES

Fidèle à sa décision, la famille de Léo partit en camping durant tout le mois de juillet. Les Devault se retrouvaient en vacances dans les Laurentides pour une troisième année. Généralement les trois enfants s'en donnaient à cœur joie, le sport les comblait. Or Maureen tentait une troisième fois de convaincre Léo de se joindre au groupe de jeunes pour une partie de volley-ball.

— Allez, Léo, viens jouer, ne sois pas casse-pied, sans quoi les équipes ne seront pas égales.

— Fiche-moi la paix, Maureen ! Je ne joue pas. Tu ne comprends pas ?

— Mais que se passe-t-il ici ? s'enquit monsieur Devault.

— Il se passe qu'on ne peut pas avoir la paix cinq minutes depuis notre arrivée au camping ! répliqua sèchement Léo.

— Allez, Marc, partons. Reste tout seul, si tu préfères !

Marc et Maureen coururent donc rejoindre les autres jeunes. Sans en avoir l'air, leur frère les avait regardés s'éloigner, la tristesse au cœur. Derrière son attitude dure et indifférente, Léo s'inquiétait de plus en plus. Il sentait qu'il perdait le contrôle. Il refusait de jouer parce qu'il ne voyait pas bien, mais il ne se décidait pas à en reparler à ses parents. Il partit sur le bord du lac, un livre à la main. Lire lui changerait sûrement les idées...

Sa mère et son père le regardèrent se diriger vers la plage en se demandant ce qui pouvait bien pousser ce sportif né à s'isoler ainsi. Jamais il n'avait manifesté de goût pour la solitude... Ils ne comprenaient pas son attitude et ils attribuèrent le changement de caractère de Léo au début d'une crise d'adolescence. Les prochaines années seraient sans doute difficiles...

Appuyé contre un arbre, Léo, installé confortablement, ouvrit son bouquin en se demandant ce qui arriverait à Harry Potter qui, lors de sa dernière

lecture, se tenait la tête à deux mains à cause de sa cicatrice qui lui faisait extrêmement mal.

— Voyons ! s'exclama-t-il.

Y avait-il trop de reflets ? Heureusement qu'il avait pris la précaution d'apporter ses lunettes de soleil. Il les mit...

— Non !!

Son cri résonna à travers les arbres.

Il lança son roman au bout de ses bras tandis que sa vue s'embrouillait davantage à cause des larmes. Il courut comme un fou en hurlant. Sa course le mena à l'autre bout du lac. Il tomba au sol, face contre terre, et pleura jusqu'à l'épuisement. À la brunante, la famille partit à la recherche de Léo, absent depuis le début de l'après-midi. Son père repéra le livre abandonné sur la grève.

Paniqué, monsieur Devault courut à perdre haleine puis, à bout de souffle, il diminua la cadence... Plusieurs mètres devant lui, il crut apercevoir une forme inanimée sur le bord du lac.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Il reconnut le chandail de Léo. Son fils était étendu, immobile, face contre terre. Le cœur du paternel se mit à battre la chamade. L'homme, rempli d'appréhension, s'agenouilla et se pencha sur Léo. Soulagé, il s'aperçut qu'il respirait.

— Oh mon Dieu ! Qu'est-ce qui t'arrive, Léo ?

Émergeant lentement de sa prostration, Léo reconnut son père. Il se mit à trembler.

— Léo, Léo, je suis là ! N'aie pas peur, je suis là ! dit son père en le soulevant et le serrant dans ses bras.

Léo se mit à pleurer à chaudes larmes. Incapable de parler, il ne pouvait s'arrêter de sangloter. Son père l'étreignit davantage. Des larmes silencieuses se mirent à couler le long des joues de monsieur Devault.

Il souffrait pour son fils. Comment n'avait-il pas perçu le mal qui le rongait ? Il dut se rendre à l'évidence, un gouffre le séparait de son enfant...

Il ignorait l'objet de sa détresse, mais il le découvrirait coûte que coûte et il l'aiderait. Ils restèrent ainsi longtemps prostrés, sans parler, unis dans l'amour et l'espoir de se comprendre.

— Explique-moi, Léo ! Je t'en prie, explique-moi ! le supplia son père.

Enfin délivré du poids horrible qui l'oppressait depuis si longtemps, Léo se livra à son père. Il lui raconta ses problèmes de vision et l'incompréhension de ses camarades comme de la famille, se confia sur sa solitude, ses craintes, son supplice...

— D'accord, d'accord, répétait son père comme une litanie, nous allons y remédier ; tu verras, nous allons y remédier....

Ils se relevèrent doucement et retournèrent au site. En les apercevant, la mère de Léo courut à leur rencontre.

— Mais enfin, qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle, folle d'inquiétude.

— On va tout te dire, répondit monsieur Devault, allons nous asseoir.

Plus tard, autour d'un feu, Léo expliqua à sa famille ses problèmes de vue défaillante. Ils ne s'étaient pas rendu compte du drame que vivait Léo.

Pendant les jours qui suivirent, les mauvais signaux se multiplièrent, mais au moins, Léo pouvait confier ses soucis. Il n'était plus seul...

À la mi-août, Léo retourna avec sa mère chez un ophtalmologiste et cette visite coïncida avec une réelle perte de vision, passée d'occasionnelle à constante et qui allait en s'accroissant. L'ophtalmologiste constata sa difficulté à lire, mais rien ne lui permettait de conclure à un problème courant. Il n'était pas question de myopie ou de presbytie* ; l'atteinte était plus grave. Des lunettes seraient inutiles dans son cas...

On entreprit alors une série de visites médicales qui conduisirent notre jeune chez les plus grands spécialistes de l'œil du Québec. On trouva finalement que Léo était atteint d'un trouble très rare du nerf optique qui lui faisait perdre sa vision centrale petit à petit.

Léo apprit cette nouvelle déconcertante au moment d'entamer sa sixième année du primaire.

— Enfin ! se dit-il. Au moins, le monde va arrêter de croire que j'invente des histoires pour me rendre intéressant !

CHAPITRE 4

LA SIXIÈME ANNÉE

Le 25 août, madame Devault avait reconduit ses trois enfants à l'école. Maureen était descendue à quelques rues de la maison pour monter dans l'autobus de la ville qui la mènerait à son école. Elle aimait bien le trajet du transport en commun, ce parcours lui donnait la chance de bavarder avec ses amies.

Dès qu'il mit pied à terre, Marc se précipita dans la cour pour rejoindre ses amis. Léo sortit plus lentement, hésitant. Il avait presque envie de rester dans l'auto... À vrai dire, il avait plus ou moins hâte de revoir tous ses copains. Il avait tellement espéré cette dernière année du primaire ! C'était celle qui devait consacrer tous ses efforts depuis la maternelle, l'année qui les mènerait, lui et ses amis, au secondaire ! Désormais, ils n'étaient plus

des enfants, ils étaient vraiment devenus grands, ils étaient les plus vieux de l'école !

Loin de s'avérer une fête pour Léo, la sixième année deviendrait une épreuve, un cauchemar qui ne lui permettrait pas de s'ouvrir sur le monde. Il lui semblait qu'au contraire, cette fin de cycle l'enfermerait dans un étau. Quel mauvais coup du sort ! Il était désespéré ! Qu'allait-il devenir s'il ne pouvait plus voir comme avant ? S'il ne pouvait plus voir comme tout le monde ? Ses jouets, ses livres, ses amis, ses parents ; tout lui était enlevé ! Ce n'était pas juste. Non, il devait y avoir une erreur ! Il devait y avoir une possibilité de retrouver tous ses moyens : pouvoir lire, écrire, faire du sport. Ils avaient visité tant de spécialistes dans ce but.

Tout comme lui, les parents de Léo étaient désespérés, angoissés ! Ils acceptaient avec peine la perte de vision progressive de Léo.

Impossible de savoir jusqu'où irait cette perte de vision. Les médecins leur avaient signalé qu'elle irait en augmentant, de manière irréversible. On devait même envisager une perte totale de la vue. La mère et le père de Léo étaient tristes, vraiment très tristes. Ils ne savaient plus comment aider leur fils. Ils ne savaient même plus comment réagir

en présence de Léo, de Maureen et de Marc. Plus d'une fois, monsieur Devault trouva sa femme en train de pleurer, assise seule au salon quand tous les enfants dormaient... À vrai dire, lui aussi avait bien du mal à trouver le sommeil.

Dès le début des classes, les parents avaient rencontré le directeur de l'école pour le mettre au courant de la situation et des diverses rencontres avec des spécialistes de l'œil. Apprenant le diagnostic qu'avait reçu Léo, monsieur McCollough s'était montré compatissant. Il avait convenu de discuter de son cas avec les responsables de la commission scolaire. Il leur avait promis de les recontacter sous peu pour fixer la date d'une nouvelle rencontre. Comme il l'avait laissé entendre, une adaptation en classe faciliterait la suite de son apprentissage. La journée même, la titulaire demanda à Léo d'avancer son pupitre dans la première rangée. C'était déjà ça...

Le temps passa.

Trois semaines après la rentrée scolaire, Léo ne s'intégrait plus à aucune équipe sportive. Trop souvent il n'avait pas vu le ballon assez vite pour l'attraper ou l'éviter. Il avait donc pris l'habitude de se promener seul dans la cour de récréation. Ce grand athlète habile, jadis apprécié et populaire,

faisait maintenant rager ses coéquipiers à force d'additionner les coups perdants. Il avait donc renoncé au volley-ball.

— Tu viens, Léo ? Le professeur d'éducation physique nous attend, lui lança Ludovic. Il prend les noms de ceux qui veulent appartenir à l'équipe élite encore cette année. Vite, nous allons être en retard !

— Non, je n'y vais pas.

— Comment ça, tu ne viens pas ? Qu'est-ce qui te prend ?

— Tu n'as pas encore compris ? Je perds la vue !

— Oui, c'est ça. Dis plutôt que tu ne veux plus jouer. Tu abandonnes les amis ? Je n'aurais jamais cru ça de toi !

— Ah ! Laisse faire ! répondit Léo en s'éloignant précipitamment pour tenter de cacher ses larmes.

Cette réaction d'un ancien membre de son équipe de volley-ball lui faisait mal au cœur. Depuis ce fameux jour où son équipe avait perdu la finale à l'école Saint-François, il se refusait à subir de telles humiliations et les réactions désagréables de ses pairs déçus. Il avait décidé d'éviter TOUS les sports.

Ainsi, il perdait de plus en plus d'amis. Peu enclins à l'écouter raconter ses problèmes, ses camarades attribuaient son changement d'attitude

à un manque d'intérêt. Léo avait vécu ces dernières semaines comme un calvaire.

Non seulement il avait dû abandonner le sport et par le fait même ses amis, mais ses notes scolaires chutaient et la lecture, auparavant un passe-temps des plus agréables et un moment de détente qui lui aurait été salulaire, surtout en ces temps difficiles, lui était devenue impossible.

S'il faisait forcément moins de sport, il aurait été à tout le moins normal qu'il puisse lire en paix pour s'évader dans quelques aventures, mais même ce plaisir lui était refusé ! Il perdait la vue, perdait ses amis, perdait la possibilité de faire du sport et il ne pouvait plus lire ! Il lui semblait que sa vie devenait un enfer. Il se demandait ce qu'il allait devenir. Après le souper, voyant son air malheureux, sa mère voulut l'encourager :

— Tu verras, Léo, on trouvera des solutions, ça ira, ne te décourage pas !

Au lieu de l'aider, cette remarque le désespéra. Il se mit à hurler, à bousculer les chaises sur son chemin, et se précipita dans sa chambre, laissant ses parents abasourdis et aussi désespérés que lui.

— Ouvre la porte, Léo, laisse-nous entrer ! Il ne faut pas te décourager ! répétait sa mère en grattant à sa porte de chambre.

Elle pleurait en fixant désespérément son mari d'un regard implorant.

— Laissez-moi en paix, allez-vous-en ! hurla Léo.

Apeurés par le bruit et les cris inaccoutumés, Maureen et Marc accoururent :

— Que se passe-t-il ? s'informa Maureen.

— Pourquoi tout ce bruit ? ajouta Marc.

Voyant leurs parents les larmes aux yeux en face de la porte de chambre de leur frère, ils comprirent que le malheur et le désarroi de Léo affectaient toute la famille, eux inclus.

Après s'être barricadé dans sa chambre, Léo explosa : des pleurs se mêlèrent aux cris et, pris d'une rage folle, Léo martela le mur de coups de poing. Ce n'est qu'une fois totalement épuisé qu'il s'étendit sur son lit et s'endormit. De l'autre côté du mur, aussi désesparés et le visage couvert de larmes, ses parents avaient attendu qu'il se calme.

Malgré leur bonne volonté, ils ne pouvaient l'empêcher d'avoir mal... Le processus d'acceptation tardait à venir, mais il devait absolument s'enclencher afin qu'ils puissent aider leur fils dans cette épreuve et soutenir leurs deux autres enfants qui, comme eux, ne savaient trop comment réagir.

Il arrivait même à Maureen et à Marc de se sentir coupables du malheur qui frappait leur frère.

— Tu te rends compte de ce qui arrive à Léo, Maureen ? Je deviens fou juste à penser que ça aurait pu m'arriver ! Pourquoi lui et non pas toi ou moi ?

— Je pense comme toi. En plus, je me dis que c'est peut-être héréditaire ! Oh mon Dieu ! J'ai tellement peur ! chuchota Maureen.

— Que va-t-il devenir ? s'inquiéta Marc.

Pour le moment, ils étaient soulagés d'être épargnés et ils se voyaient incapables d'apporter leur aide à Léo. Ils étaient démunis et, faute de savoir comment réagir, ils faisaient semblant de rien.

De façon générale, l'attitude des membres de la famille exaspérait Léo. Ils évitaient de parler du drame qui l'accablait, espérant une vie plus normale, pour lui redonner un peu d'espoir, mais... c'était PIRE ! Au contraire, ça le faisait paniquer. Il savait qu'il avait besoin d'aide pour ne pas virer fou...

Tel un heureux hasard, à la récréation du lendemain, Micheline se dirigea vers lui. Léo crut l'apercevoir de loin, mais était-ce bien elle ? Il se souvint qu'elle lui avait fait comprendre, en juin dernier, qu'elle espérait qu'on la tienne au courant de l'évolution de sa maladie. Il alla à sa rencontre.

À son grand soulagement, dès qu'ils furent à proximité l'un de l'autre, il reconnut sa voix

puisque ses yeux ne lui permettaient plus de distinguer clairement les traits des individus. Quand l'éducatrice l'avait vu approcher, elle avait perçu une subtile différence dans la façon qu'avait Léo de se déplacer ; à sa manière de mouvoir les bras, elle avait compris que sa situation avait empiré.

— Alors Léo, content de revenir à l'école ? dit-elle sur un ton qu'elle voulait léger.

— Depuis la mi-août, j'ai vu plusieurs spécialistes. J'ai vraiment de gros problèmes avec mon nerf optique.

— Allez, raconte ! Essaie d'être plus précis, d'accord ?

— Disons que ma vision centrale est affectée. Plus simplement, sache que je suis en train de perdre progressivement la vue.

Léo y était allé sans détour. Cette manière de dire les choses simplement, sans préambule, lui ressemblait tout à fait.

Sentant une tension dans l'air et une tristesse évidente et compréhensive, Micheline essaya d'en tirer un sourire malgré la situation.

— Alors j' imagine que tout le monde chez toi te croit maintenant, non ? C'est une amélioration, tu ne trouves pas ?

Il sourit.

— Ouais ! Vu comme ça, c'est vrai que c'est une amélioration, mais quand même, c'est plate ! Tu te rends compte de la situation ? Qu'est-ce que je vais faire ?

— Tu vas apprendre de nouvelles choses, une nouvelle façon de vivre.

— Comme quoi ? J'ai de la difficulté à lire ! Je suis découragé ! Penses-y ! Moi qui adore lire.

— Pour commencer, tu pourrais apprendre le braille.

Elle sentit une pointe de curiosité...

— Le quoi ? C'est quoi ça ? De quoi tu parles ?

— C'est le moyen par lequel les aveugles peuvent lire.

— Hein ? Les aveugles peuvent lire ? Tu es sérieuse quand tu dis ça ? Ils font comment ?

— Ils apprennent dans des livres qui ont... comment dire... une écriture en relief. Les gens apprennent à lire en touchant et non en regardant.

— Vraiment ? Ça marche, ça ? lui répliqua-t-il, incrédule. Je pourrais apprendre ça, moi ?

— Bien sûr, si tu le veux. Même moi je pourrais. N'importe qui le pourrait.

— Attends voir, si j'ai bien compris. Tu es en train de me dire que je pourrais recommencer à lire avec cette méthode-là ?

— Oui, c'est exactement ce que je suis en train de te dire.

Micheline se réjouissait de constater l'enthousiasme et la curiosité de Léo. Elle sourit silencieusement.

— Ça s'appelle comment, déjà ?

— Le braille. Cette méthode porte le nom de celui qui l'a inventée : Louis Braille.

Et l'éducatrice perçut une lueur d'espoir dans ses yeux passablement éteints... Il était sauvé. Elle sentait qu'il se battrait.

— Parles-en à tes parents, Léo, et aux médecins. D'ailleurs, ils ont sûrement l'intention de t'en parler sous peu si ta situation est telle que tu me la décris. Viens à mon bureau, après la récréation demain matin. J'ai prévenu ta professeure de cette rencontre.

— J'y serai sans faute parce que tu sais quoi ? Je pense que je suis vraiment en train de devenir fou !

— Je t'attendrai.

Au son de la cloche, Léo regagna son rang en courant. On aurait pu croire qu'il avait des ailes... Il allait si vite qu'à deux reprises, il faillit se cogner contre deux élèves. Cela sautait aux yeux de Micheline, Léo avait hâte de retourner chez

lui pour parler à ses parents de leur discussion. Elle avait semé une graine d'espoir...

En attendant dans son rang le signal pour entrer dans l'école, Léo prit la décision de se retrousser les manches et de foncer ! Il devait s'en sortir... le braille... Micheline avait parlé de cette méthode inventée par un certain Louis Braille. Oui, il lui fallait apprendre le braille !

CHAPITRE 5

LA NOIRCEUR DANS LA VIE DE LÉO

— Entre, Léo. Quoi de neuf?

— J'ai parlé du braille à mes parents.

— Et?

— Ils sont restés surpris, mais ils ont compris mon intérêt. Tu sais, jusqu'ici, mes parents, mon frère et ma sœur font comme si de rien n'était. Je ne peux plus les laisser faire semblant que tout va bien. Elle est sérieuse, ma situation! Tu comprends? cria-t-il à Micheline.

— Oh là! là! Du calme, Léo. Ça ne sert à rien de t'énerver autant!

— C'est que je me sens prisonnier.

— Parfait, voyons si j'ai bien compris... Tu veux que tous les membres de ta famille admettent que tu as un gros problème et comprennent que

tu veux t'en sortir, au lieu de faire semblant que tout va bien.

— C'est bien ça. C'est normal, non ?

— Oui, tout à fait normal et... sain.

Il voulait sortir de cet abîme où ce mauvais coup du sort l'avait enfermé. Léo souhaitait découvrir et s'approprier des moyens d'arriver à rendre sa vie la plus normale possible. Il voulait une solution à sa condition.

— Je ne veux pas me laisser abattre et me voir couper de tout ce que j'aime !

— Tu sais ce que tu dois faire en tout premier lieu ?

— Non.

— Comme tu dis... elle est sérieuse, ta situation, et tu le sais... C'est déjà ça. Il te reste à l'accepter et à te faire aider pour découvrir et apprivoiser une nouvelle façon de vivre.

Dans son regard, Micheline discerna de la tristesse, des larmes et puis, dans un cillement quasi imperceptible des yeux, elle décela une note de défi. Elle était certaine qu'il se relèverait.

Elle lui expliqua qu'ils auraient désormais deux rencontres hebdomadaires. Elle l'aiderait le temps nécessaire.

Petit à petit, le caractère audacieux de Léo reprit le dessus.

Que fait-on quand on veut continuer de marcher sans se cogner le nez partout ? Que fait-on quand on veut continuer de lire, d'écrire, d'étudier, de suivre des cours, de passer des examens, de faire du sport, d'avoir des amis, de sortir de la maison quand on ne distingue plus les objets dans leur réalité ou même la présence d'un être humain ? Comment subsister ? Comment vivre... NORMALEMENT quand on perd la vue ?

Léo voulait sortir du piège dans lequel la vie l'avait plongé. Existait-il vraiment une nouvelle façon de lire ? Il avait peine à le croire... Une nouvelle façon de vivre ? Existait-il des moyens qu'il ne connaissait pas jusqu'à maintenant, qui l'empêcheraient de sombrer dans le désespoir ? Sa soif de vivre était pourtant intacte, seulement les obstacles à affronter lui semblaient énormes, voire insurmontables ; il ne connaissait rien de la vie d'un non-voyant ou d'une personne atteinte d'une déficience visuelle importante. Le braille. Wow ! Il devait apprendre le braille.

Pour les parents de Léo, accepter toute adaptation ou modification au mode de vie de leur fils revenait à admettre qu'il souffrait d'une déficience

visuelle incurable. Quelle douleur ! Leur peine immense était palpable. C'était difficile d'encourager leur fils parce qu'ils risquaient de le démoraliser s'ils acceptaient trop facilement ce handicap qui l'habitait de plus en plus, qui le changeait et, en quelque sorte, le convertissait en étranger à leurs yeux.

Leur fils avait toujours été transparent, très ouvert. Leur enfant leur échappait maintenant et ils avaient peur. Peur non seulement de le perdre, mais aussi de ne pas savoir le guider. Face à cet « inconnu », ils notaient une part de noirceur qui l'envahissait, le leur ravissait. Ils devraient s'en remettre au savoir d'un expert dans ce domaine. Ils avaient, depuis que Maureen avait mis les pieds à l'école, fait leur possible pour guider et épauler leurs enfants. Comment agir désormais ?

Heureusement que pour eux la réussite scolaire était essentielle.

L'incapacité dans laquelle se retrouvait Léo de poursuivre avec brio ses études leur insuffla le courage nécessaire pour relancer la direction de l'école. Soulagés, ils obtinrent un rendez-vous pour le lendemain.

Impossible d'imaginer leur fils, qui encore hier réussissait si bien au point de vue académique,

glisser vers des résultats médiocres. Ce serait vraiment un drame pour lui. Or cette évidence le sauva. Monsieur et madame Devault discutèrent avec le directeur et un représentant de la commission scolaire, deux jours après celui où Micheline, en réponse à la confiance du jeune, avait semé l'idée du braille dans l'esprit affligé du garçon.

Les dés étaient jetés, les pions s'organisaient...

À partir de cette journée, Léo commença à « voir » des lueurs d'espoir. Grâce aux démarches entreprises par la commission scolaire, une dénommée Rachel, de l'Institut Nazareth et Louis-Braille, entra en contact avec les Devault. Léo apprit qu'il pourrait sûrement poursuivre ses études. Il ne voulait pas se réjouir trop vite, mais il avait besoin d'y croire. Il devait avoir foi en l'avenir et croire que sa vie ne se passerait pas dans la solitude et la noirceur, cette noirceur qui l'envahissait de plus en plus, cette noirceur qui l'emprisonnait, qui le faisait paniquer.

Misère ! Redonnez-moi de la clarté, par pitié ! Comme Rachel l'a souligné, j'ai des problèmes de vision, mais mes autres sens sont intacts, il me faut les développer.

Ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd. En effet, son ouïe était intacte et il s'était exclamé :

— C'est bien vrai, ça ! J'entends ! Je t'entends !

— Oui ! Et tu peux toucher, tu peux sentir, tu peux goûter ! avait renchéri Rachel.

Le sourire qu'avait alors affiché le jeune homme dévoilait l'espoir que venait de lui insuffler Rachel. Heureusement que ses onze premières années de vie lui avaient permis de connaître la lumière ! Heureusement qu'il avait connu le soleil parce qu'ainsi il pouvait lui associer cette chaleur qu'il sentait sur sa peau lorsqu'il marchait dehors avec son frère. Dire que, contrairement à lui, d'autres personnes n'avaient jamais eu et n'auraient jamais la chance de VOIR !

— Est-ce possible que d'autres soient encore moins chanceux que moi ? avait-il demandé à Rachel.

— Oui, il y en a qui sont nés aveugles : ils ne connaîtront jamais la couleur et la forme des choses. Malgré tout, tu as eu une certaine chance peut-être, non ? avait osé la jeune femme.

Il avait été si bien portant toute sa vie que jamais de telles pensées ne lui avaient effleuré l'esprit. Combien difficile ce devait être de se faire une représentation mentale d'un objet, d'une couleur ; une représentation mentale de... de tout quand on était né aveugle ! En constatant qu'il aurait pu

connaître un sort bien pire que le sien, il remercia le ciel et il se conforta dans sa décision de s'en sortir. Peu importe les efforts qu'il devrait déployer, il viendrait à bout de la situation oppressante dans laquelle l'enfermait cette obscurité. Il s'adapterait...

Ainsi privé de la vue, à coup sûr ses autres sens se développeraient et deviendraient tout à coup essentiels : l'ouïe, l'odorat, le toucher et le goûter. Il prit conscience qu'il reconnaissait les personnes qu'il côtoyait au son de leur voix, il savait que quelqu'un approchait grâce à l'ombre en mouvement qu'il discernait encore, en plus des bruits de pas. Certains marchaient lourdement tandis que d'autres avaient le pas plus léger. Certains traînaient leurs semelles d'un bruissement régulier, d'autres claquaient leurs talons.

En effet, tous les sons autour lui parlaient. Eh oui ! Autant que les mots, le chant des oiseaux, l'écho du vent et le bruit des moteurs lui PARLAIENT ! Jamais il n'avait autant remarqué et apprécié le bruit des choses. Mais... y avait-il tous ces bruits... avant ? Maintenant qu'il devenait progressivement aveugle, il lui apparut qu'avant, il avait été sourd... Au cours des premières semaines qui suivirent sa rencontre avec Rachel, il se surprit à se recueillir et à écouter... Il avait le désir et le

besoin de s'approprier les choses et autrui d'une nouvelle façon.

Le plus triste, c'était l'obligation de fermer les yeux pour bien VOIR sa mère, son père, Maureen et Marc. Oui, leur image résidait dans sa mémoire... Avoir su ! Il les aurait mieux regardés. Il les aurait observés jusqu'à s'en lasser...

Un beau soir, alors que toute la famille était réunie, il demanda à toucher le visage de chacun, pour... les connaître, d'une nouvelle façon. Trait par trait.

Léo s'aperçut les yeux fermés, détaillant délicatement de ses mains les moindres replis du visage de sa mère, que cette dernière pleurait. Il découvrit, encore plus manifestement que s'il les voyait, les larmes le long de ses joues. Il en décela la chaleur et il entendit les soupirs de tristesse de celle qui lui avait donné la vie. Il perçut même les battements accélérés de son cœur. Puis, silencieusement, ils furent deux à pleurer...

Au bout d'un moment qui parut une éternité pour ses frères, Léo lui dit :

— Ne pleure pas, maman, déjà à ton odeur, avant même de te toucher, je te reconnaissais. Jamais je ne t'ai SENTIE aussi proche de moi. Ça ira, ne t'en fais pas. Ton portrait est toujours là, souriant,

précisa-t-il en se touchant la tempe du bout de l'index droit. Cette vision est là pour toujours. Elle ne vieillira jamais. Imagine ! Tu en as de la chance ! D'une certaine façon, tu resteras toujours jeune.

Ses parents se regardèrent et ils comprirent que Léo se battrait. D'ailleurs, une force de caractère et une détermination l'habitaient. Léo perçut l'échange de confiance, de complicité et de soulagement entre ses parents. C'était incroyable : au silence qui régnait dans la pièce, au rythme des respirations, il s'était rendu compte qu'ils échangeaient sûrement un regard, un regard insistant, confiant. Les membres de la famille avaient toujours été soudés et ils le resteraient. Se tournant vers son père, de même que Marc et Maureen, qu'il savait à sa droite, il ajouta :

— Ne vous en faites pas, ça ira. Je vous aime, vous savez. Merci d'être là !

Un moment de rigolade survint quand Léo admit vouloir explorer le visage de chacun, mais qu'il désirait d'abord s'installer confortablement, s'asseoir, prendre son temps. Marc partit lui chercher une chaise, mais Léo refusa net.

— Non, non ! Je ne suis pas impotent ! Je vois mal et très peu, mais j'ai une bonne mémoire et comme ça fait dix ans que je vis dans cette maison, je sais où sont placés les meubles.

À tâtons, il trouva et rapporta une chaise devant son père sans remarquer que ce dernier avait évité de justesse un coup à sa jambe droite. De toute façon, personne n'y accorda d'importance tant ils sentaient Léo satisfait et décidé à commencer une nouvelle vie.

— C'est vrai ! Il faut une autre chaise devant moi. Finalement, je vais accepter ton aide, Marc. Peux-tu aller m'en chercher une ?

Monsieur Devault prit place en face de lui. Nerveux, Léo éclata de rire avant de détailler le faciès de son paternel.

— Ta barbe pique plus que la peau de maman !

Marc et Maureen s'esclaffèrent, puis ils se regardèrent soudain, attristés ; quel avenir attendait leur frère ? Jamais ils ne lui avoueraient leur tristesse ce soir-là... Ils souffraient de le voir ainsi diminué. Mais... était-il vraiment diminué ? Peut-être était-il seulement... différent.

CHAPITRE 6

TRANSFORMATIONS

Wow ! Le jour où l'Institut Nazareth et Louis-Braille entra vraiment dans la vie de Léo et de sa famille, par l'entremise de Rachel, pour les aider à s'approprier différemment leur entourage, pour les aider à développer une nouvelle façon de vivre, ce fut une découverte, une merveille...

Léo eut une seconde occasion de VOIR « à l'aveugle » ! Il épatait même ses camarades de classe. Léo ne le voyait pas dans leurs yeux, mais il le reconnut à leurs exclamations, leurs intonations et au débit de leurs remarques. Il impressionnait ses amis par tout l'attirail dont il disposait dans la classe, et il était abasourdi par toutes les opportunités que représentait ce matériel. Il y avait eu concertation entre les intervenants spécialisés de la commission

scolaire, le directeur de l'école, Cora la professeure, Micheline, Rachel et les parents de Léo.

On remplaça son pupitre par une table large de six pieds. Tout se trouvait à sa portée ! Il put y déposer ses livres, des textes dont on avait grossi les caractères, sa règle, sa gomme à effacer et une télévisionneuse, appareil permettant le grossissement des lettres, des textes, des chiffres ou des dessins. On lui avait aussi fourni des feuilles avec la couleur des lignes et l'espacement adaptés à son handicap.

Il possédait une tablette électronique que lui avait procurée son père et un ordinateur. Il put se remettre... à lire ! Wow !

Parallèlement, il découvrit enfin le braille et s'appliqua à en apprendre les rudiments.

— Micheline, j'apprends le braille ! Formidable !

— Explique-moi, alors. Tu en sais sûrement plus que moi, maintenant.

Heureux, Léo s'animait avec fierté pour expliquer à Micheline comment fonctionnaient l'écriture et la lecture du braille.

Rachel, mandatée par l'Institut Nazareth et Louis-Braille, se déplaçait régulièrement à la maison pour l'outiller, l'aider à fonctionner malgré sa nouvelle condition de malvoyant. Cette spécialiste

aidait aussi toute la famille à comprendre les défis que devait relever Léo et, par ricochet, ses proches. Il apprit à se servir de ses mains, car le toucher s'avérait essentiel pour se mouvoir et connaître son milieu. Ses parents auraient aimé lui éviter tout incident désagréable. Ils devaient, dans la mesure du possible, le laisser se débrouiller comme le jour où il avait mal calculé la distance qui le séparait de la table de cuisine. Ce jour-là, négligent, il n'avait pas pris la peine de vérifier à tâtons s'il était bien rendu ; il avait cru déposer son verre de lait sur la table alors que celui-ci s'était écrasé sur le sol en y répandant son contenu.

Léo avait hurlé et bousculé la table. Rachel avait retenu la mère qui avait voulu s'élancer pour l'aider, le consoler et ramasser les dégâts. Il n'y avait pas d'éclats de vitre, le verre était en plastique. Rachel avait attendu que le jeune se calme et elle l'avait guidé pour qu'il apprenne à réparer lui-même ses dégâts. Trois pas vers la gauche, deux devant lui : il se dressait devant les portes d'armoire sous l'évier de cuisine. Rachel se pencha, dirigea sa main à l'intérieur d'une armoire pour qu'il puisse toucher la guenille déposée sur le tuyau, afin de nettoyer les dégâts.

— Ouvre le robinet maintenant et mouille ta guenille.

— Ça suffit, je vais le faire moi-même ! s'exclama la mère. Même mes autres enfants ne le font pas !

Le regard que Rachel lui décocha se voulait un regard d'encouragement en même temps qu'un appel au calme. Tout en lui adressant un clin d'œil, elle la dirigea tranquillement vers le salon. Elle lui murmura qu'elle reviendrait, souhaitant au fond d'elle-même que madame Devault se détende et lui fasse confiance. Elle savait que c'était difficile pour les parents. Tous ceux qu'elle avait connus passaient par les mêmes émotions.

Léo mouilla la guenille, la tordit, tourna sur lui-même, fit deux pas devant lui puis trois vers la droite. Il se pencha courageusement, essuya le lait répandu à terre, se releva et, à cause du liquide imbibé dans le linge, il sentit le lait couler le long de ses pantalons et sur ses chaussures. Il changea de mimique. Puis il lança sa guenille au bout de ses bras, voulut se réfugier dans sa chambre, mais hors de lui, il trébucha dans une chaise et s'affala par terre ! Des larmes coulaient le long de ses joues. Il se sentait impuissant, diminué. Rachel le rejoignit pour s'asseoir à ses côtés. Elle le serra dans ses bras et le berça un moment.

— Ça ira, Léo, je suis là. Tu vas réussir. Ce sera difficile, mais tu vas réussir !

Quand il se fut calmé, elle l'aida à se relever.

— Allez, tu recommences.

Madame Devault apparut, silencieuse, au coin du mur de la cuisine. Les larmes aux yeux, elle souffrait pour son fils. Léo s'essuya les yeux avec les manches de son chandail. Il respira profondément pour se donner du courage et se remit à la tâche. Quand il eut réussi à tout nettoyer, Rachel lui demanda d'aller dans sa chambre. Parce qu'elle le savait tendu, l'expérience lui ayant demandé beaucoup d'énergie, elle refit avec lui le tour de sa chambre :

— ... cinq pas à droite, la garde-robe, à 55 centimètres de hauteur, la poignée de la garde-robe ; si tu ouvres, tout en haut, il y a la barre avec les cintres.

Léo s'exécuta. À mesure qu'il retrouvait toutes ses choses, il se détendait.

« Tu refermes la porte et si tu te places devant la poignée de la penderie, tu tournes sur toi-même et en faisant six pas droit devant toi, tu trouveras ton lit. »

Il se rendit au lit, pivota et s'y laissa tomber les bras en croix.

— Merci, Rachel, merci de ta patience ; sans toi, je n'aurais jamais réussi !

— Repose-toi. Tu l'as bien mérité.

CHAPITRE 7

CONFIDENCES

Le lundi matin, à l'école, Léo raconta à Micheline l'aide que lui apportait Rachel à la maison et il lui fit part de ses déboires. Il parlait de tous les sentiments qu'avaient provoqués en lui ces derniers changements. C'était bien ainsi, puisque l'éducatrice le voyait régulièrement pour lui permettre de s'exprimer. Ainsi il faisait le point, se défoulait, se laissait guider, évoluait... Elle voulait l'aider à traverser sereinement cette épreuve afin qu'il en sorte grandi...

— Tu sais ce qui est le plus difficile en ce moment, Micheline ?

— Non, quoi ?

— La déception de mes parents. Je pense qu'ils sont super tristes. Des fois, je les entends pleurer.

— C'est normal, Léo. Nous, les parents, souhaitons le meilleur sort possible à nos enfants !

Et je connais tes parents, je sais qu'ils trouvent ce cheminement pénible. Mais tu dois traverser le processus : plus tu vas te débrouiller, plus ils vont reprendre confiance et avoir foi en tes moyens.

— Tu en es certaine ?

— Je te l'assure, tu n'as aucune crainte à avoir.

Rachel lui avait proposé une canne. Ses parents en acceptaient l'utilisation à contrecœur ; non parce que le maniement de la canne était compliqué, mais parce qu'une canne blanche l'identifierait vraiment comme un handicapé visuel. Il en parla avec l'éducatrice. Personnellement, il en voyait bien l'utilité, parce qu'il savait que les autres, en apercevant sa canne, lui céderaient le passage ! C'était plutôt agréable pour un adolescent de s'imaginer qu'on lui ferait de la place ! Micheline lui suggéra d'amener la canne à l'école afin qu'il lui en explique le fonctionnement.

Le lendemain après-midi, en entrant dans le bureau de l'éducatrice, avec fierté Léo sortit la canne blanche de sa poche.

— Regarde, elle se déplie !

— Wow ! On dirait la baguette magique de Harry Potter ! réagit Micheline. Allez, montre-moi comment on s'en sert.

— Regarde, tu balaies devant toi, comme ça. Ça te permet de savoir s'il y a des obstacles à éviter.

Et il fit le tour du bureau en repérant tous les obstacles et en les contournant.

— Tu veux voir comment on s'en sert dans un escalier ?

— C'est sûr ! Allez, viens !

Elle le laissa la devancer. Léo voulait lui montrer comment il devait s'en servir, mais au fond de lui, il souhaitait sûrement que d'autres élèves le voient avec sa canne ; comme ça, on le questionnerait plus tard et il saisirait l'occasion de l'utiliser devant ses amis.

Micheline était heureuse parce qu'elle voyait bien que Léo était prêt à s'en servir. Comme il le lui expliqua à nouveau, pour ses parents, l'acceptation était plus difficile. Sa canne blanche révélait à tout le monde qu'ils avaient un fils handicapé. Léo en souffrait.

— Je pense même que c'est plus difficile pour eux que pour moi ! confia-t-il.

Les parents de Léo ne faisaient pas exception à la règle. La majorité des parents faisant face à une telle situation étaient simplement humains, et c'était tout à leur honneur. Ils auraient tellement voulu lui éviter toute cette peine !

— Ne t'inquiète pas, un jour viendra où, te voyant prêt à l'utiliser devant tout le monde, tes parents le deviendront aussi.

— Je suis déjà prêt !

— Dis-leur ! Je ne suis pas inquiète : avec l'aide de Rachel, tu sauras bien leur vendre l'idée. C'est une question de sécurité aussi, non ?

— C'est ce que Rachel dit.

— Insiste là-dessus, car elle a raison.

Léo souhaitait acquérir de l'autonomie. Il se foutait bien que les autres sachent qu'il avait une déficience visuelle. Qu'on le veuille ou non, il souffrait de déficience visuelle ! Il voulait surtout que les autres comprennent ce qu'il vivait et par quoi il était passé.

Depuis quelques mois, impatient avec ses amis, il n'arrivait pas à leur expliquer sa condition. Les autres se montraient toujours pressés de le quitter... ou peut-être... était-ce lui qui s'imaginait leur hâte d'aller jouer. Ce malaise l'amenait, sans qu'il en ait conscience, à les envoyer promener. Il ne voulait tellement pas attirer leur pitié ! Il lui tardait, au fond, d'instruire ses anciens coéquipiers du réel motif derrière son abandon du volley-ball. Il était persuadé de retrouver son honneur si les autres prenaient conscience de son état. Il n'était

pas un « lâcheur ». La situation serait claire, plus supportable. Il serait en paix. Mais comment les affronter ?

— Micheline, il faut que tu m'aides !

— Allez, dis-moi. Que puis-je pour toi ?

— Je veux expliquer à tous les élèves de sixième année ce qui m'arrive, mais je perds patience. En plus, comment le dire à tout le monde en même temps ? J'ai peur qu'ils ne soient pas intéressés ! Je suis toujours tout seul maintenant. Personne ne me parle durant les récréations ! Ils veulent bouger ! Ils m'évitent, je le sais... Moi aussi je les évite ; en plus, je m'énerve sans le vouloir. Il n'y a plus rien de pareil ! Quelque chose s'est brisé entre nous... Je ne sais plus comment y remédier. Aide-moi, je t'en prie !

Elle avait bien vu qu'il était seul aux récréations... Était-ce sa faute ou celle des autres ? Ce n'était pas important, mais chose certaine, un fossé s'était creusé entre eux... Il fallait les aider, réparer le pont...

— Laisse-moi trouver une façon de procéder afin que tu puisses leur expliquer. Je te reviendrai là-dessus.

Pour les examens, il pouvait se retirer dans le bureau de Micheline où plus de temps lui était

accordé, étant donné son recours à la tablette électronique et vu qu'il devait dicter ses réponses à l'éducatrice qui les écrivait.

— Ce midi, tu mangeras avec moi comme prévu ? demanda Léo.

— Bien sûr, nous nous installerons avec le groupe de sixième année.

— Wow ! Je pourrai leur montrer comment je peux manger sans faire de dégâts. Les techniques que m'a apprises Rachel sont extraordinaires ! Je dépose mon assiette au centre, mes ustensiles de chaque côté du plat, mon verre à midi cinq et tu pourras m'indiquer où sont les autres objets qui me seront nécessaires en te servant des positions des aiguilles d'une horloge. Automatiquement, je vais mémoriser le tout.

— Eh bien, dis donc, j'en apprends des choses !

CHAPITRE 8

UN CHANGEMENT DE CAP

Rachel, de l'Institut Nazareth et Louis-Braille, eut la délicate et triste tâche d'amener Léo et ses parents à accepter son transfert, en janvier, dans une école spécialisée pour les élèves aux prises avec une déficience visuelle totale ou partielle. La vision de Léo continuerait de diminuer. Jusqu'où ? Impossible de le prévoir.

Quoi ? Quitter SON école ? Fréquenter un établissement pour aveugles !

Remplis d'appréhension, les Devault consentirent tout de même à se rendre à l'école Jacques-Ouellette, qui avait pignon sur rue à Longueuil. Une visite ne les obligerait à rien... Rachel organisa la rencontre avec la direction de l'école. Elle planifiait de les y rejoindre.

Malgré sa réticence première, Léo fut emballé par les possibilités qu'offrait cet établissement.

Le soutien qu'il avait reçu du personnel de l'Institut Nazareth et Louis-Braille l'avait sorti de son enfermement en lui redonnant confiance en son avenir. Il avait appris tant de choses essentielles, tant de techniques qui lui permettaient de redevenir fonctionnel ! Rachel l'avait aussi aiguillé vers un équipement adapté fourni par le gouvernement aux élèves vivant dans sa condition.

Fort de cette expérience plus que positive avec l'Institut, Léo comprit par cette visite de l'école Jacques-Ouellette avec Rachel les belles possibilités qui s'offraient à lui. Il voyait, aussi clairement qu'avec ses yeux, tout ce qui était à la disposition des jeunes comme lui.

Il constata avec surprise que les murs intérieurs de l'édifice étaient construits tout en courbes, sans coin ! L'école comportait une salle consacrée à l'étude du braille. On y apprenait aussi les codes de musique et de mathématique ; il y avait des symboles différents selon que l'on étudiait le français, l'anglais, etc.

— Vous avez « vu » ça ? s'exclama Léo en touchant au matériel de la classe. Je veux apprendre

avec ce matériel ! C'est extraordinaire, vous ne trouvez pas ?

Grâce à cet établissement, il aurait la chance de redevenir autonome. Il y voyait une occasion d'ouverture sur le monde ; il était sauvé !

Comme il adorait lire, le braille lui permettrait cette passion. Il ne croyait pas si bien dire. En effet, même lorsqu'il aurait quitté cette école, il pourrait y retourner et demander qu'on reproduise tous ses livres en braille grâce au service de production adaptée. L'école lui donnerait accès à tous les livres de la bibliothèque dont il aurait besoin.

L'école comprend une chambre noire où l'on emploie la lumière noire, un éclairage qui excite la fluorescence, ainsi qu'un local de manipulation et une chambre blanche. On expliqua à Léo que ces locaux visaient le développement maximal de tous ses autres sens.

On le renseigna sur tout le reste du matériel que pouvait fournir le gouvernement aux malvoyants : ordinateurs, livres et logiciels dont les fonctions JAWS, NVDA ou Windows-Eyes dans Windows ou VoiceOver pour Mac.

Il fut donc décidé, avec tous les intervenants, qu'il quitterait son école de quartier pendant

les vacances de Noël pour être transporté quotidiennement sur la Rive-Sud au début de l'année suivante.

— Tu es certain de ta décision, Léo ? s'enquit monsieur Devault.

— Oui, absolument ! Tout ce dont on a parlé ici, je trouve ça emballant ! Il faut que je vienne ! Je serais fou de ne pas en profiter... Ça va me donner des ailes !

Avec Micheline, Léo prépara une présentation pour les élèves de son niveau. Il nourrissait un besoin inassouvi de faire connaître sa situation en racontant ce qu'il avait vécu depuis les premières manifestations de sa perte de vision à l'époque du championnat de volley-ball, l'année précédente. Il voulait aussi leur dire ce qui l'attendait. Depuis le début de l'année, ce besoin lui trottait dans la tête. L'éducatrice, qui travaillait conjointement avec Rachel de l'Institut Nazareth et Louis-Braille, avait obtenu du matériel susceptible de rendre plus concret le problème de vision de Léo. Les élèves qui le désiraient pourraient même porter des lunettes conçues à cette intention.

Le fait que la rencontre soit encadrée par une adulte aida Léo à présenter clairement tous les

points essentiels pour bien faire comprendre sa condition.

— ... ça fait que, tout le monde pensait que j'étais fou ! Que je faisais exprès ! Quand j'ai lancé le ballon hors jeu l'année dernière au championnat provincial, ma vision avait déjà diminué, mais je ne savais pas encore ce qui m'arrivait. Je savais juste que je ne voyais pas de façon normale.

— Tu aurais dû nous le dire !

— Vous savez, c'était très difficile à vivre ! En plus, j'avais tellement honte d'avoir fait perdre mon équipe que je n'avais pas la force d'expliquer...

— Tu ne pourras plus faire de sport ?

— Pas comme avant... pas comme vous. J'en ferai, mais différemment.

Il répondit aux questions sans se lasser et il décrivit sommairement sa future école. Il avait l'air heureux. Micheline et Cora, la titulaire de Léo, se regardaient, complices.

Ses camarades mouraient d'envie de savoir comment il faisait pour les reconnaître, ils voulaient savoir s'il pourrait encore aller au cinéma.

— Je vous vois flous, comme une ombre. Mais à coup sûr, je vous reconnais par votre voix ou votre façon de marcher.

Par-dessus tout, ses camarades de classe voulaient savoir si son trouble de vision était temporaire. C'est avec dignité qu'il leur répondit :

— C'est un problème irréversible, je ne guérirai jamais...

Pendant quelques minutes, la classe s'assombrit d'un silence triste, mais respectueux et compatissant, puis suivirent quelques murmures. Si Léo avait pu voir, il aurait été surpris par les quelques larmes versées que ses bons amis essayaient de cacher tant bien que mal. Sensible au malaise qui régnait dans la classe, Léo était persuadé que ses compagnons avaient compris le désarroi qu'il avait vécu.

Encouragé par un murmure de Micheline, il entreprit de leur parler davantage de l'école qu'il fréquenterait en janvier. Il y apprendrait le braille et pourrait à nouveau jouer au ballon, parce que les ballons en usage dans sa future école étaient plus gros et d'une couleur plus visible pour un malvoyant. En remplacement du volley-ball, il avait l'intention, au sein de l'Association sportive des aveugles du Québec, de s'initier au goalball apparu en 1946, après la seconde guerre mondiale pour les personnes ayant perdu la vue. Il était fier de dire qu'en 1976, ce sport avait fait son entrée

aux Jeux paralympiques de Toronto. Ce sport d'équipe se pratique avec un ballon sonore de 1,25 kilogramme, la balle contenant des cloches bruyantes. Il ajouta qu'il pourrait même, un de ces jours, faire du ski et de la bicyclette – tout en étant accompagné, bien évidemment.

Chacun pouvait sentir l'espoir qu'entretenait Léo. Tous furent extrêmement touchés par le drame qui affectait leur ami, autant que par ses attentes, et ils applaudirent et se levèrent spontanément pour lui donner l'accolade. De tout cœur, ils lui souhaitèrent en bloc la meilleure des chances.

Deux jours plus tard, l'enthousiasme des jeunes, heureux de l'arrivée du congé des fêtes, se fit entendre sur les étages. Le signal du départ venait d'être donné. L'éternelle cloche avait cédé l'antenne à des chansons de Noël à l'occasion de ces vacances d'hiver...

Léo se trouvait dans le bureau de Micheline pour une dernière rencontre, à se remémorer les hauts et les bas des derniers mois. Comme le soulignait Micheline, c'était un départ difficile mais nécessaire, s'il voulait continuer de développer ses habiletés et poursuivre ses études.

— J'ai pleinement confiance en toi, Léo, tu accompliras de grandes choses.

— Merci, Micheline, merci beaucoup !

Elle ouvrit la porte du bureau ; Paul attendait à l'extérieur.

— Entre, Paul ; comment vas-tu ? se renseigne Micheline.

— Prends ça, Léo, c'est une boule de Noël en forme de ballon de volley-ball. Touche, la peinture est soulevée, tu pourras la reconnaître entre toutes. Bonne chance !

— Merci, Paul, merci de tout cœur. Bonne chance à toi aussi !

Et Paul partit comme il était venu, sans faire de bruit...

— Rendons-nous à ta classe, Léo, tes parents ne sont sûrement pas très loin.

Ils avaient attendu que la majorité des élèves soit partie pour éviter d'être pris dans la cohue. Léo avait le cœur gros. Il aurait bien aimé REGARDER une dernière fois les classes, les corridors et les escaliers de cette école où il avait passé ses six dernières années ! Il y avait vécu tant de bonnes choses ! Malheureusement, ce plaisir lui était refusé.

Il avait le cœur gros parce que le destin l'obligeait à compléter ses études primaires dans une

autre école. Une nouvelle aventure l'attendait à l'école Jacques-Ouellette en janvier.

— Tu es triste, Léo ? lui demanda sa professeure.

— Oui, j'aurais tant aimé finir mon cours primaire avec tous mes amis ! répondit Léo, les larmes aux yeux.

— Mais qu'est-ce que tu dis là ? Je compte bien te voir avec nous pour la fête des finissants au mois de juin. Toi aussi tu recevras un diplôme à l'effigie de l'école Saint-Nicolas. Nous t'attendrons, Léo.

— Vraiment ?

— Absolument, l'assura sa professeure. Je communiquerai avec toi en temps et lieu. Tu viendras, n'est-ce pas ?

— Oh oui ! Je ne voudrais pas manquer ça ! s'exclama Léo.

Son institutrice lui fit l'accolade et le jeune élève se sentit soulagé. Il reviendrait... Il reviendrait et il leur montrerait, à tous, comme il se débrouillait bien...

— Bonne chance, Léo ! Donne-nous de tes nouvelles, conclut Micheline avec une étreinte.

En haut de l'escalier, les parents de Léo témoignaient de la scène. Les larmes aux yeux, ils se dirigèrent vers la classe de leur fils, maintenant bien silencieuse. Ils étaient venus pour rapporter

les effets de Léo à la maison. Ils remercièrent la professeure et l'éducatrice qui avaient été si dévouées et ils leur serrèrent chaleureusement la main.

— Ce n'est qu'un au revoir ! ajouta Cora.

Ils étaient tous les cinq très émus...

— Bonne chance ! Donnez-nous de vos nouvelles ! termina Micheline.

CHAPITRE 9

UNE NOUVELLE VIE

Après le Premier de l'an, Léo se prépara mentalement à intégrer l'école Jacques-Ouellette. Matériellement, il avait tout le nécessaire. Mais mentalement, était-il prêt ? Heureusement que le temps décida pour lui...

C'est ainsi qu'un lundi matin du mois de janvier il se retrouva emmitouflé sur le trottoir en face de sa résidence. Anxieux, il attendait, en compagnie de sa mère, l'autobus qui le transporterait sur la Rive-Sud, plus exactement à Longueuil. Le bruit du moteur qui déclina en intensité fit accélérer les battements du cœur de Léo.

L'autobus s'arrêta dans un bruit de freins explicite. Sa mère voulut l'aider.

— Non, laisse... je suis capable...

Il l'arrêta d'un mouvement de la main. Il commençait une nouvelle vie, il devait y faire face seul. Avec sa canne, Léo trouva « comme un pro », lui aurait dit sa sœur, les marches pour s'engouffrer à l'intérieur du véhicule.

Sa mère, qui se sentait déchirée, pleurait en silence. Le chauffeur du véhicule, compatissant, lui fit signe que tout irait bien. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Léo s'était déjà trouvé une place pour s'asseoir et l'autobus s'éloignait.

Léo se rendit compte que c'était beaucoup moins gênant de se mêler à des étrangers qui avaient un problème de vision similaire, puisque personne ne pouvait juger l'autre à son apparence. Il venait de trouver un premier avantage à être un malvoyant et à en côtoyer d'autres. Sitôt arrivé, il entra dans l'école Jacques-Ouellette la tête haute, avec la détermination d'un gagnant. Tout ! Il voulait tout connaître, profiter de tout, s'impliquer au maximum.

C'est ce qu'il fit. Il s'appropriä le fonctionnement de l'ensemble du matériel mis à la disposition des élèves. Jamais on n'avait vu un écolier nouvellement affecté par une perte de vision foncer ainsi à 200 %.

Il est vite devenu un jeune homme que les adultes ont remarqué et apprécié. Sa curiosité et sa grande hâte de devenir autonome l'ont amené à poser des questions sur la totalité de ce qui l'entourait.

Au mois de juin, il reçut un appel de son ancienne professeure ; elle l'invitait, tel que promis, à la remise des diplômes de son école de quartier. Après avoir raccroché l'appareil, il entra triomphalement dans le salon où la famille Devault était installée.

— Je suis invité à participer à la remise des diplômes à l'école Saint-Nicolas ! dit-il en se donnant un ton faussement hautain...

On pouvait lire sur son visage sa joie et son contentement. Il se sentait heureux. Il aurait la chance de « revoir » tous ses amis. Quel bonheur !

Le 19 juin, reconduit par son père, il arriva à 12 h 45 à la porte de l'école Saint-Nicolas. Venu la veille se remémorer, par le nombre de pas, la longueur de l'allée qui reliait le trottoir à l'entrée, il avait facilement trouvé la sonnette située au milieu de la porte et, le cœur battant, il était entré dans SON école. Paule, la secrétaire, l'accueillit chaleureusement.

— Léo ! Comme ça fait plaisir de te revoir ! Tu vas bien ?

— Oui, je vais très bien, merci. Et vous ?

— Ça va. Sois le bienvenu à ton école, Léo !

— Merci ! Je peux aller dans ma classe, maintenant ?

Connaissant sa situation et avertie de sa visite, enjouée, elle lui répondit :

— Bien sûr. Attends, je vais t'accompagner.

Non ! Je ne veux pas entrer ici comme un infirme, pensait-il. *Je n'ai pas besoin d'aide !*

— Je préférerais y aller seul, dit-il courageusement, espérant que la secrétaire sentirait son besoin d'indépendance.

Paule avait remarqué la canne blanche de Léo ; elle connaissait sa ténacité et elle savait bien qu'il se sentait capable de s'y rendre par ses propres moyens. D'autant plus que ses parents ne l'accompagnaient pas. Bref, le jeune homme ne manquait pas d'assurance.

— Vas-y, Léo, passe un bon après-midi parmi nous. Tu es ici chez toi.

— Merci !

Quiconque aurait vu le sourire de Léo aurait été touché. Il était heureux qu'on lui fasse confiance et surtout content d'être là. Il tenait dans ses mains la chance de démontrer à ses anciens camarades de classe que maintenant,

il pouvait se débrouiller beaucoup mieux qu'au moment du départ en décembre. Lentement, aux aguets comme il l'avait appris avec Rachel pour déceler les moindres indices auditifs qui le renseigneraient sur l'affluence dans les corridors, il s'était dirigé vers la gauche comme il l'avait fait tant de fois auparavant.

Précédé de sa canne qu'il dirigeait d'une main assurée, il avait longé le corridor jusqu'au bout. À sa droite, il toucha les portes vitrées qui menaient à la cage d'escalier. Le changement de son, après avoir franchi les portes, le confortait dans son souvenir de la largeur de l'escalier. Tout au long de son trajet, il avait tenté de découvrir à qui appartenaient les voix qu'il entendait. Comme tous parlaient plus ou moins en même temps, à cette heure de retour en classe, il lui avait été impossible de reconnaître un élève, mais ça lui importait peu, il se sentait bien. Arrivé à l'étage, il fut interpellé :

— Hé ! Léo ! Salut mon vieux ! Attends-moi !

Il reconnut la voix de son meilleur ami.

— Paul !

Léo s'était retourné... et d'un même élan, les deux ex-coéquipiers s'étaient rapprochés l'un de l'autre. Tous ses sens à l'affût, Léo se rendit compte juste au bon moment de la proximité de son ami.

Spontanément, ils se serrèrent la main, heureux de se retrouver. Paul observait son ancien coéquipier et il reconnut en lui sa tenue fière et assurée. Comme il lui avait manqué !

— Allons-y, Paul, j'ai hâte de revoir la classe ! Euh... je devrais plutôt dire de... rentrer dans la classe.

En éclatant de rire, ils y allèrent tous les deux, au même rythme, comme par le passé, ravis d'être réunis. Dès qu'ils eurent franchi le seuil de la porte, Léo reconnut l'odeur du local. Il inspira un bon coup pour s'en imprégner. La table qui lui servait de pupitre lorsqu'il avait quitté l'école était autrefois à sa gauche, près de la porte. Un balayage discret avec sa canne lui permit de juger qu'elle n'y était plus.

Puis, Léo décela bien vite l'effervescence devant lui et il n'eut pas le temps de penser davantage. Les salutations, les accolades, les poignées de main et les rires se succédèrent. Il capta même quelques larmes. Des larmes de joie, cette fois. Micheline était heureuse de revoir Léo, fière de ses progrès. La professeure avait prévu à l'horaire une demi-heure pour permettre aux élèves d'échanger avec le visiteur tant attendu.

Puis, ce fut la remise des diplômes. On avait aménagé le gymnase spécialement pour l'occasion. Pour se familiariser avec le lieu et l'espace, Léo avait demandé d'aller dans la salle avant l'heure de la cérémonie ; il avait voulu gravir les marches menant à l'estrade, se déplacer jusqu'à l'escalier opposé tout en situant, dans sa mémoire, les chaises et autres objets meublant la scène.

Paul, attentif et respectueux, lui avait servi de guide pour ce repérage. Léo n'avait pu voir la deuxième banderole installée au-dessus de l'estrade où on pouvait lire en grosses lettres : BRAVO LÉO ! Paul avait souri en la regardant. La titulaire du jeune avait tenu, avec ses élèves, à souligner la présence de celui qui avait dû quitter leur classe pour terminer ses études dans une école spécialisée pour les handicapés visuels.

Quand tous les finissants eurent pris place avec les membres de leur famille, le directeur, monsieur McCollough, s'approcha du micro. Il félicitait tous les élèves de sixième année en précisant qu'ils obtenaient leur diplôme grâce à leur courage et à leur ténacité.

— Vous récoltez aujourd'hui les efforts que vous avez semés. Vous pouvez être fiers de vous comme

je suis fier de chacun d'entre vous. C'est avec plaisir que je vous remets vos diplômes, heureux tout autant que vous de votre réussite ! De tout cœur, je vous souhaite de réaliser vos rêves les plus chers. Permettez-moi, avant de commencer la remise des certificats, de demander à Paul Dagenais de venir me rejoindre sur la scène. Paul...

Paul s'approcha d'un pas décidé. Il rejoignit le directeur sur l'estrade.

— Je te laisse la parole, Paul.

— Merci. Bonjour à chacun et chacune d'entre vous. Bonjour à toi... mon grand ami Léo.

Toute la salle se mit à applaudir. Léo frissonna...

« Cher Léo, au nom de tous tes camarades de classe et au nom de tous les élèves de sixième année, je veux te dire que nous sommes heureux de te retrouver ici, parmi nous ! Tu es et resteras toujours un gars de la *gang*, un bon copain avec qui nous avons partagé des moments précieux et inoubliables. Tu nous as beaucoup manqué et nous sommes fiers... aujourd'hui, de constater à quel point tu as développé de nouvelles habiletés qui te permettent de te débrouiller comme avant. Au volley-ball, tu as toujours été un coéquipier sur lequel on pouvait compter... Grâce à toi, nous nous

souviendrons qu'il ne faut jamais s'avouer vaincu. Bravo, Léo, et merci pour ton amitié ! »

Toute la salle se leva. Les applaudissements retentirent et atteignirent l'âme de Léo. Il ne vit pas les larmes de ses parents ni celles de ses amis, mais il sentit les siennes... Ému, il venait de comprendre que ses compagnons n'avaient jamais cessé de l'aimer.

On entreprenait la cérémonie sur cette note chaleureuse. Chacun fut appelé à l'avant. Son tour venu, Léo se référa à sa visite de repérage du début de l'après-midi avec Paul. Encore tremblant d'émotion, il se rendit seul sur le podium, reçut son diplôme des mains de sa professeure et une plaque remise par Paul. Il retourna prudemment et sans ennui à la place qu'on lui avait assignée. Juste en bas de l'escalier, il pivota d'un quart de tour sur lui-même et fit cinq pas en avant pour finalement s'asseoir, triomphant. Lorsque la remise des diplômes fut terminée, le directeur remonta sur la scène. Un silence précéda le signal tant attendu... Au lancement du mortier, de nouvelles larmes coulèrent le long des joues de Léo. Il était tellement fier ! En se concentrant bien, il réussit à visualiser la scène. Que c'était beau !!!

Un buffet fut servi après la cérémonie. Tous les parents et le personnel de l'école s'étaient joints aux élèves. Au moment du départ, Léo quitta les lieux en se disant que tout s'était déroulé comme il l'avait rêvé.

Il avait reçu un diplôme de l'école primaire Saint-Nicolas, mais il lui restait une année d'études avant de pouvoir réintégrer, comme il le souhaitait, l'école régulière et ainsi entamer son secondaire : une année pour continuer à s'outiller dans sa nouvelle vie de non-voyant. Rien ne l'arrêterait.

CHAPITRE 10

DÉFI, UN BONHEUR À QUATRE PATTES

Au mois de mars, un rêve que Léo avait longtemps caressé se concrétisa. Depuis l'âge de sept ans, il avait insisté à maintes reprises auprès de ses parents pour avoir un chien. Rien à faire ! Il s'était résigné et avait finalement dû accepter leur refus. Mais voilà qu'à cause de son handicap, ceux-ci avaient reconsidéré la question. Ce changement d'idée l'amenait à comptabiliser un deuxième avantage à une perte de vision...

Gonflé d'espoir, il avait croisé les doigts et fait une demande à la Fondation Mira pour obtenir un chien-guide. Par la suite, on l'avait convié à un séjour de 48 heures à la Fondation Mira pour l'informer de tous les aspects liés à l'utilisation d'un chien d'aveugle. En premier lieu, l'équipe de Mira s'assura de l'intérêt véritable de l'enfant pour les

chiens et on évalua son attitude générale avec les animaux. La deuxième étape visait à sonder ses habiletés d'orientation et de mobilité.

Conjointement, La Fondation Mira et l'Institut Nazareth et Louis-Braille établirent un plan d'intervention pré-chien pour Léo.

Il avait un bon potentiel pour développer ses compétences en orientation et mobilité. Il lui fallait parvenir à se placer vers le nord et à reconnaître le point cardinal vers lequel s'orienter selon son besoin. Il apprendrait à réaliser une carte tactile des lieux où il voulait aller, à l'image de Rachel qui avait reproduit un plan de son quartier dans les premiers jours où elle était entrée dans sa vie. N'obtenait pas un chien qui voulait ! Il fallait y mettre de l'effort...

Ses habiletés kinesthésiques et auditives seraient mises à profit. Il devait être capable de juger s'il se déplaçait bien en ligne droite, de jauger la circulation sur la route et d'anticiper son arrivée près d'une intersection. Cette même intersection était-elle en forme de T ou en forme de croix ? Y avait-il un seul stop ou un arrêt aux quatre coins de la rue ? Se trouvait-il à un feu de circulation ? Marchait-il en parallèle avec les autos ?

— Quoi ? C'est malade, je ne vois pratiquement plus rien ! Vous vous en souvenez, non ? Jamais je ne serai capable de faire tout ça !

— Du calme, Léo ! Nous sommes là, dit Rachel. Il te suffit de montrer du courage, de la patience et de la détermination. Tu apprendras.

— Tu continueras à développer tes capacités ; non seulement tu pourras te rendre compte que tu es dans un corridor étroit ou large, mais tu pourras aussi évaluer la grandeur d'une pièce. Tu deviendras habile à estimer le nombre de personnes autour de toi et à déterminer, dans une salle, si la porte est ouverte ou fermée. Tu sauras même si une personne vient d'entrer ou de quitter la pièce.

— Vous parlez de miracles, là, n'est-ce pas ?

— Je parle tout simplement d'AUDITION et de KINESTHÉSIE ! Tu apprendras... à... ÉCOUTER et... à RESENTIR.

— Wow ! Vous parlez sérieusement ?

— Le plus sérieusement du monde. Si tu le veux, tu pourras faire tout ça.

— Qu'est-ce qu'on attend ? Commençons alors !

Léo n'en revenait pas. Il devait développer ses habiletés d'orientation et de mobilité pour être reconnu apte à obtenir un chien Mira. C'était

extraordinaire, mais pour Léo, mieux encore : c'était se redonner les moyens de vivre de plus en plus normalement et de matérialiser un rêve.

Suivre ce programme n'avait pas été de tout repos. Il en était même arrivé à apprendre à évaluer la distance qu'il avait parcourue en fonction de son temps de marche.

Pendant plusieurs mois, il travailla assidûment avec Rachel. Il lui serait éternellement reconnaissant. Quand, au mois de juin, un appel téléphonique de la Fondation Mira l'invita à une période d'entraînement, il pleurait de joie. Il n'en revenait pas de sa chance.

— Maman, papa, j'ai été choisi ! J'ai été choisi ! De la mi-juillet à la mi-août, je séjournerai à la Fondation Mira.

Il allait vivre une trentaine de jours, loin de sa famille, à Sainte-Madeleine en Montérégie. Il allait enfin faire la connaissance de son éventuel chien-guide. Il allait être en formation ! Il suivrait un nouvel entraînement pour apprendre à s'occuper de son chien et à travailler en tandem avec lui.

— J'ai tellement hâte ! Vous vous rendez compte ? Je vais avoir un chien ! Un chien-guide en plus !

Ses parents se regardaient, heureux mais inquiets. Trente jours à Sainte-Madeleine parmi les Maskoutains, était-ce bien raisonnable ? pensaient-ils. Léo sentit l'inquiétude dans leur silence.

— Ne vous en faites pas. Vous aurez le droit de me rendre visite les samedis ou les dimanches, les taquina-t-il. Je reviendrai. Mais je reviendrai avec MON chien !

Le dimanche après-midi désigné, l'auto de la famille Devault roulait vers Sainte-Madeleine. Un accueil chaleureux par l'équipe de Mira les attendait. Huit élèves avaient été sélectionnés. Éric St-Pierre, le créateur et PDG de la Fondation Mira, avait donné sa propre maison à l'organisme. On y hébergeait les candidats retenus.

Monsieur Devault fut amené à déposer les bagages de son fils dans une des chambres au deuxième étage.

— Comment ça, au deuxième étage ? lui murmura sa femme. Il est aveugle !

— Ils sont tous aveugles, rappelle-toi ! C'est précisément une des raisons qui nous amènent ici !

— En effet, tu as raison ! Je monte avec toi, je veux voir sa chambre...

La famille était fébrile.

Marc et Maureen enviaient un peu Léo pour l'expérience qu'il allait vivre.

— Je suis jaloux, tu sais. Profites-en ! blagua Marc en lui donnant une tape dans le dos.

— Tu en as de la chance ! Depuis le temps que tu veux un chien ! commenta sa sœur.

— Tu en vois des chiens, Maureen ?

— À notre arrivée, deux personnes, à une quinzaine de mètres de nous, se promenaient avec un chien.

— Vraiment ? Ils étaient comment, les chiens ? demanda Léo.

— Beaux ! répondit Maureen. Deux beaux gros chiens noir et blanc !

— Eh bien voilà ! Tes valises sont dans ta chambre, au pied du lit, dit son père à Léo. Nous nous apprêtons à partir. Je suis certain que tu n'auras pas le temps de t'ennuyer.

Madame Devault y alla de quelques recommandations :

— N'oublie pas, tu peux appeler n'importe quand si tu t'ennuies ou si quelque chose ne va pas à ton goût.

— Ne t'inquiète pas, maman, j'aurai un chien pour me protéger !

Suivirent les embrassades avant le démarrage de la familiale bleue ramenant les Devault à la maison.

Malgré sa joie, Léo entendit avec émotion l'auto de ses parents s'éloigner. Il sentit son cœur se gonfler d'émoi et... d'espoir. C'était sa première expérience loin des parents pour une aussi longue période. Dès qu'il se retrouva seul, il entendit une voix inconnue, à sa droite.

— Bonjour, je me présente, je suis Maurice et voici Ben ! annonça l'instructeur d'un ton jovial.

— Bonjour ! enchaîna Ben. Nous nous occupons toujours d'un groupe en duo.

— Très heureux de te serrer la main, jeune homme ! ajouta Maurice en se dirigeant vers Léo.

Cette remarque eut de l'effet. Les sept autres jeunes sur le qui-vive, les sens en éveil, l'un après l'autre s'approchèrent et tendirent leur main droite à Maurice et Ben, qui se chargèrent du reste des présentations.

— Venez à l'intérieur. Il y a une rampe à votre droite ; nous montons. Tout en haut, vous ferez face à un large corridor ; allez jusqu'au fond et attendez-nous.

Au deuxième, le groupe attendait de nouvelles instructions quand tout à coup Bob, qui faisait partie du groupe, s'exclama :

— On dirait qu'il y a du mouvement à droite...
Beaucoup de mouvement, même !

— Bien détecté, Bob ! Devinez à qui nous devons ce mouvement... (*Des sourires se formèrent sur tous les visages.*) Vos chiens sont ici et attendent patiemment d'être jumelés à leur partenaire.

Les instructeurs se levèrent et placèrent tous les participants en cercle. Chacun des chiens rejoignit un élève.

Quand Léo toucha celui qui lui était assigné, il se mit à pleurer de joie. Il le caressa et lui murmura des paroles d'amitié à l'oreille... On aurait juré qu'ils étaient seuls. Il s'agissait du début d'une complicité qui durerait des années... Sa physionomie en disait long sur son contentement. Le chien liait connaissance et le reniflait attentivement. Ils semblaient faits l'un pour l'autre ; une chimie commençait à se développer.

— Par ici, Léo, je vais te conduire à ta chambre.

Léo suivait les consignes du guide : six pas devant, un demi-tour à gauche et six autres pas vers l'avant. Il trouva facilement la poignée de la porte de sa chambre. Léo marchait fièrement auprès de son labernois*. Bien vite, il apprendrait que le chien devait toujours précéder de peu son maître.

Il disposait de quinze à vingt minutes pour faire connaissance avec son animal. Le groupe se retrouva ensuite dans la grande salle du rez-de-chaussée pour les premières consignes d'usage.

Dès que le chien portait le harnais, il savait qu'il était au travail. On expliqua à Léo la manière adéquate de passer le harnais au chien et de le lui enlever. Désormais, les jeunes étaient les uniques responsables de leur chien.

— Passez le harnais à votre chien.

— Comme ça ? questionna Bob.

— Attendez. Souvenez-vous : il suffit de présenter le harnais du bon sens à votre chien et il s'y glissera automatiquement.

— C'est fou, dit Youssef, les chiens que j'ai côtoyés avant se sauvaient dès qu'on lâchait leur laisse !

— Oui. Ça, c'était avant. Ça n'arrivera pas avec les chiens de Mira. Détends-toi. Pose ta main droite ici et attends, confiant.

Ils apprirent à conduire leurs canidés au lieu désigné pour leur permettre de faire leurs besoins. Ils devraient toujours laisser le terrain propre pour ceux qui suivraient. Personne n'était au service de personne... Ils devaient aussi les nourrir et

maintenir leur bol propre. Chacun aurait à devenir autonome pour s'acquitter des responsabilités en vue du bien-être et de la propreté de leur animal.

Mira était une ville miniature où on avait reproduit des trottoirs, des intersections et des arrêts. On avait disposé des mannequins sur les trottoirs, des obstacles à contourner, du gazon juxtaposé aux routes ou trottoirs ; tout avait été pensé en fonction de l'entraînement des chiens et de leurs propriétaires.

Entre le chien et le maître, un respect et une collaboration s'imposaient. Si le chien trouvait la porte, le maître l'ouvrait et la tenait pour laisser passer le chien avant de lui donner une nouvelle consigne. La subtilité et l'habileté du chien à se déplacer permettaient aux non-voyants d'éviter des obstacles et d'arrêter au moment opportun. On se prêtait à un entraînement ardu, mais combien intéressant ! Chaque jour rapprochait Léo de Défi, son chien ; ils apprenaient à se connaître et à s'apprécier. Un lien important se développait ; ils devenaient complices.

— Salut, maman, ça va bien ?

— Oui, ça va. Et toi ? C'est gentil de téléphoner.

— Tu sais ce que nous allons faire cette semaine ?

Nous irons à Montréal pour nous déplacer dans le

métro. C'est extra ! Défi est tellement fin, si tu savais !
Il est avec moi partout, tout le temps.

— C'est fabuleux !

— Nous irons aussi au centre commercial. Un de ces jours, je vais pouvoir aller magasiner tout seul ! Bon, je t'embrasse, on m'appelle. Dis bonjour à papa, Maureen et Marc !

Le mercredi arriva bien vite.

— Allez, l'autobus vous attend. Tout le monde à bord !

Les huit élèves, accompagnés de leur fidèle ami à quatre pattes, débordaient de joie. Les chiens les guidèrent jusqu'à un autobus. Ils prirent tous place à l'intérieur.

— À nous Montréal ! s'exclama Bob.

L'émotion était à son comble. Quand ils descendirent du véhicule, les guides durent rappeler aux élèves de rester en groupe et de recouvrer leur concentration. Peu importe le lieu où ils se trouvaient, ils devaient continuellement faire appel à tous leurs sens. Comme ils l'avaient appris, leurs chiens s'arrêteraient aux intersections, mais les instructions étaient de leur ressort.

Ensemble, ils avaient dressé un plan avant leur sortie, en faisant une carte tactile des endroits

où ils voulaient se rendre. Ils devaient s'y tenir et rester attentifs.

Dans un grand magasin de la rue Sainte-Catherine, Léo acheta un foulard pour sa mère. Il était certain qu'il lui plairait.

Les trente jours de formation à la Fondation Mira avaient passé tellement vite que Léo n'en revenait pas. Il aurait juré qu'il y avait vécu une semaine tout au plus !

Comme prévu, il était revenu à la maison avec Défi, et son arrivée coïncidait avec le retour imminent en classe. Le 30 août, il recommença l'école avec Défi, qui l'accompagnait partout. Le maître et son chien étaient vite devenus inséparables.

CHAPITRE 11

VERS L'AVENIR !

Un beau jour, alors qu'il revenait à la maison en autobus, Défi couché à ses pieds, Léo se surprit à penser combien il était heureux... Comme la vie pouvait nous jouer des tours ! Il avait réussi à sortir de la noirceur qui l'oppressait, il avait développé une nouvelle façon de vivre qui lui permettait tous les espoirs et les ambitions d'une vie nouvelle, intense et bien remplie.

À l'école, il se faisait un point d'honneur d'être proactif, il s'était inscrit à plusieurs activités parascolaires, sportives et culturelles. Ses problèmes de vision ne l'empêchaient aucunement de faire des recherches, des exposés oraux, de l'improvisation et des animations lors d'activités spéciales.

Il faisait du tandem* et l'hiver précédent, durant les fins de semaine, il s'était initié au ski. Quelle

expérience ! Là encore, il lui avait fallu développer davantage ses quatre autres sens, travailler sa souplesse et sa vitesse de réaction. Un guide lui avait, en le positionnant manuellement, expliqué la posture idéale et l'avait corrigé autant que nécessaire. Pour les « voir », il avait touché ses chaussures, ses skis sur toute leur longueur et ses fixations.

— Tu pourrais m'expliquer de quelle façon elles fonctionnent, tes fixations ? avait demandé son professeur de ski.

— Quoi ! s'était exclamé Léo. Euh...

— Tu ignores comment elles fonctionnent ! Retouche tes fixations, Léo.

Eh oui, il avait tâté les fixations jusqu'à en comprendre leur fonctionnement. Ça n'avait pas du tout été facile !

Au prochain hiver, il pourrait poursuivre ses leçons de ski puisqu'il connaissait maintenant la base ; il savait marcher et glisser sur la neige, garder ses skis en parallèle et manier les bâtons...

On lui avait expliqué que pour la suite, un pilote le guiderait ; ils communiqueraient ensemble par radio. Ça l'avait impressionné d'apprendre que le code des pilotes avait été emprunté au code des navigateurs aériens. Le pilote le guiderait en énonçant des chiffres. Le 0 afin de lui dire d'aller

tout droit, le 9 s'il lui demandait d'aller vers la gauche ou le 3 s'il devait obliquer vers la droite.

Il avait bien ri quand il avait su que, pour bien comprendre la situation dans laquelle se trouvaient les non-voyants, les pilotes devaient se plier à certains exercices sur la neige, en se bandant les yeux. Il avait, avec le ski, découvert une nouvelle passion...

— Salut, Léo, c'est toi qui animeras l'émission à la radio aujourd'hui ?

— Eh oui, j'y vais justement ! Ce sera la dernière émission de l'année ! MA DERNIÈRE ÉMISSION...

Sa voix était connue à l'école. Deux jours par semaine, à la radio étudiante, il animait avec maestria l'heure du dîner. Ses blagues, ses chroniques et son choix musical lui valaient une certaine popularité.

— Bonjour tout le monde ! Je suis là encore aujourd'hui, pour vous divertir pendant que vous dégustez vos sandwiches préférés ! L'année scolaire tire à sa fin. Je veux rappeler aux finissants qui le désirent qu'on pourra se retrouver, à la fin du secondaire, pour s'initier au hockey sonore avec le Club des Hiboux de Montréal* ! D'ici là, on se doit d'aller les encourager, c'est un rendez-vous...

Les applaudissements fusèrent dans la cafétéria.

Comme la radio étudiante lui manquerait !

Bien sûr, il vivait des journées plus nostalgiques, des moments durant lesquels il se demandait ce qu'il serait devenu s'il n'avait pas éprouvé ses problèmes d'acuité visuelle... Il l'ignorait, mais ça ne lui donnait absolument rien de s'apitoyer sur son sort ; il savait aussi qu'avec une vision normale, il n'aurait pas profité de tout ce qu'il avait vécu ces derniers temps et... il aimait bien ce par quoi il était passé et les gens qu'il avait connus !

Une année et demie après l'arrivée de Léo à l'école Jacques-Ouellette, le 22 juin sonna la fin des classes. Sur le trottoir du boulevard Nobert, à Longueuil, tous les parents rassemblés attendaient avec fébrilité la sortie de leurs rejetons, tous déficients visuels.

Indifférents, les oiseaux jacassaient sous un soleil de plomb, quand tout à coup un jeune garçon à l'allure sportive et désinvolte sortit de l'école le sourire aux lèvres. Il était en grande conversation avec une belle jeune fille de son âge. Anne balayait l'espace devant elle avec sa canne blanche tandis que Défi précédait Léo. Ils se dirigèrent tous les trois avec adresse jusqu'à l'embarcadère où attendaient leurs parents respectifs. Ils se firent l'accolade en se promettant de se donner des nouvelles.

— Je t'appelle sans faute, Anne.

— Prends soin de toi, Léo.

— Toi aussi.

Le père de Léo avait les yeux pleins d'eau. Il regardait son fils avec fierté. En touchant l'auto avec sa main droite, Léo se retourna vers l'école où il devina les professeurs avec qui, pendant plusieurs mois, il avait vécu des moments parmi les plus agréables et importants de sa vie. C'était tout comme s'il les voyait. En souriant, il leur fit un signe de la main et les quitta rempli de reconnaissance.

À la fin du mois d'août, il allait réintégrer sa propre commission scolaire. Il irait à l'école secondaire de son quartier. Il avait gagné une grande bataille...

Un soupir de soulagement et de fierté accompagna son entrée dans l'auto... Mission accomplie, pensait-il. C'est avec Défi qu'il intégrerait l'école secondaire l'an prochain. À ses pieds, son regard tourné vers Léo, on aurait juré que le labernois ressentait l'émotion de son fidèle ami.

Léo était de plus en plus autonome ; il avait réappris à vivre avec des moyens différents. Pour faciliter son intégration en milieu régulier, l'école Jacques-Ouellette lui fournirait un service de soutien et appuierait et formerait

ses futurs professeurs. L'Institut Nazareth et Louis-Braille continuerait de l'outiller dans son nouveau milieu. Il rencontrerait en plus, une fois l'an ou davantage si nécessaire, les gens de La Fondation Mira.

Jamais Léo n'aurait cru que la vie lui réservait autant de surprises. Ses problèmes de vision lui avaient ouvert une porte pour le guider vers des opportunités insoupçonnées.

L'an prochain, il savait qu'il rencontrerait des embûches, mais il saurait y faire face. L'avenir ne lui faisait plus peur. Maintenant il savait que pour réussir, il ne suffisait pas de voir, il fallait beaucoup plus que cela. Il fallait la sagesse d'accepter ce qu'il ne pouvait pas changer et une bonne dose de détermination pour s'adapter quotidiennement à une nouvelle façon de vivre.

Cette détermination, il l'avait !

FIN

LEXIQUE

*Myope : personne atteinte de myopie, vision floue des objets éloignés.

*Presbytie : difficulté à voir de près.

*Labernois : chien issu d'un croisement entre le labrador et le bouvier bernois, dressé pour guider les aveugles, accompagner les autistes ou les gens atteints d'un handicap physique.

*Tandem : bicyclette à deux sièges et deux péda-
liers placés l'un derrière l'autre. Un athlète ayant
une déficience visuelle s'assied à l'arrière

*Club des Hiboux de Montréal : club de hockey
sonore pour handicapés visuels. On y joue avec une
boîte de conserve de 11 cm de diamètre sur 18 cm
de hauteur, peinte en noir. Il faut attendre d'avoir
atteint sa majorité, car c'est une équipe d'adultes.
Les Hiboux prennent part chaque année au Tournoi
national de hockey sonore de Courage Canada et au
Challenge hivernal Adaptavie, à Beauport.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre 1 : Le championnat de volley-ball	9
Chapitre 2 : La vision trouble de Léo	19
Chapitre 3 : Les vacances	27
Chapitre 4 : La sixième année	33
Chapitre 5 : La noirceur dans la vie de Léo.....	45
Chapitre 6 : Transformations	55
Chapitre 7 : Confidences.....	61
Chapitre 8 : Un changement de cap	67
Chapitre 9 : Une nouvelle vie	77
Chapitre 10 : Défi, un bonheur à quatre pattes.....	87
Chapitre 11 : Vers l'avenir !.....	99
Lexique.....	105

Au secours ! Je perds la vue !

Un roman qui parle de résilience, de courage et de détermination. Léo est un jeune sportif de talent, champion au volley-ball, et premier de classe. À son grand désarroi, il se rend compte que sa vision lui joue des tours ; incapable de lire et de performer dans les sports, il s'éloigne peu à peu de ses amis qui ne le comprennent plus ; même ses parents ne le reconnaissent plus ! Quand un spécialiste lui apprend qu'il est en train de perdre la vue, son univers s'écroule. Que deviendra-t-il ? Passé le choc initial, Léo fera montre d'un courage impressionnant pour surmonter cette épreuve.



Née dans la Beauce, Martine Bisson Rodriguez habite Laval depuis 1973.

Elle a travaillé en centre jeunesse et dans les écoles primaires. L'écriture, la peinture et le théâtre la passionnent.

En 2020, lors de sa première édition, ce livre a été finaliste du prix Tamarac – La Forêt de la lecture – et du prix Hackmatack. Il a aussi été produit en braille par l'Institut Nazareth et Louis-Braille.

14,95\$ CAN

ISBN 978-2-9822598-3-6



Pour les 9 ans et plus.